

LES ROUGES ET LES BLANCS

DRAME EN CINQ ACTES

Représenté au Théâtre de la PORTE-SAINT-MARTIN,
le 26 janvier 1901.

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

Les Batailles de la Vie

Serge Panine (Ouvrage couronné par l'Académie française).
Le Maître de Forges.
La Comtesse Sarah.
Lise Fleuron.
La Grande Marnière.
Les Dames de Croix-Mort.
Volonté.
Le Docteur Rameau.
Dernier Amour.
Nemrod et Cie.
Dette de Haine.
Le Lendemain des Amours.
Le Droit de l'Enfant.
L'Inutile Richesse.
La Dame en Gris.
Le Curé de Favières.
Les Vieilles Rancunes.
Roi de Paris.
Au Fond du Gouffre.
Gens de la Noce.
La Ténébreuse.
Noir et Rose.
L'Ame de Pierre. Illustrations de E. Bayard.
Les Vieilles Rancunes. Edition de luxe illustrée par Simonaire.
La Fille du Député. (Collection Ollendorff illustrée à 2 fr. le volume). Illustrations de René Lelong.

THÉATRE

Régina Sarpi, drame en cinq actes. — 1 volume grand in-18 . . . . 2 fr.
Marthe, comédie en quatre actes. — 1 vol. grand in-18 . . . . 2 »
Serge Panine, pièce en cinq actes. — 1 vol. grand in-18 . . . . 2 »
Le Maître de Forges, pièce en quatre actes et cinq tableaux. — 1 vol. grand in-18 . . . . 2 »
La Comtesse Sarah, comédie en cinq actes (*Gymnase*). — 1 vol. grand in-18. . . . . 2 »
La Grande Marnière, drame en huit tableaux (*Porte-Saint-Martin*). — 1 vol. grand in-18. . . . 2 »
Dernier Amour, pièce en quatre actes (*Gymnase*). — 1 vol. grand in-18 . . . . 2 »
Le Colonel Roquebrune, drame en cinq actes et six tableaux (*Porte-Saint-Martin*). — 1 vol. gr. in-18. 2 »

GEORGES OHNET

Les Rouges et les Blancs

DRAME EN CINQ ACTES

— *DEUXIÈME ÉDITION* —



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE-D'ANTIN, 50

1901

PERSONNAGES

YAN TRÉADEC . . . . . . MM. Duquesne.
LE COMTE DE KERLÉAN . . . Perny.
LOUIS DE KERLÉAN . . . . . . Volny.
RENAISON. . . . . Jean Coquelin.
L'ABBÉ TRÉADEC. . . . . Péricaud.
BERRYER . . . . Rozemberg.
DERMONCOURT. . . . . Dulac.
DUVAL. . . . . Garay.
M. DE KERSABIEC . . . . Albert.
LE CHEVALIER DE BÉVANHO. Marié de l'Isle.
BOURMONT. . . . . Person-Dumaine.
MAHO . . . . Walter.
TINGUY . . . . Ossart.
GOULAINE. . . . . Gaston Rys.
MAYNARD. . . . . Gérard.
BÉRIC. . . . . Cartereau.
DEUTZ. . . . . Person.
DE LA HAYE . . . . Adam.
UN CAPITAINE. . . . . Dannequin.
UN SERGENT. . . . . Viguier.

MADAME LA DUCHESSE DE BERRY . . . . Mmes Berthe Cerny.
HÉLÈNE TRÉADEC. . . . . . . Mathilde Deschamps.
YVES-LE-GACHENET. . . . . . Becker.
MADEMOISELLE DE KERSABIEC. . . . . Fonteney.
TIPHAINE. . . . . Ribe.

En Vendée, en 1832.

Pour la mise en scène détaillée, s'adresser à M. Péricaud, régisseur de la scène, à la Porte-Saint-Martin.

LES ROUGES & LES BLANCS

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une cour de ferme : maison en pan coupé à gauche, premier plan, et à laquelle on accède par un perron de trois marches ; façade tapissée de vignes, fenêtres au rez-de-chaussée. Premier plan à droite, un hangar avec une charrette dételée dont on voit les brancards posés à terre. Au milieu du théâtre, au second plan, un puits ombragé par un arbre centenaire. A droite, premier plan, entre le puits et le hangar, un banc de pierre. Au deuxième plan, à gauche, une large porte charretière ouverte, reliée à la maison par un mur bas. Au troisième plan, un moulin relié à la porte charretière par le prolongement du mur. Au fond, une rivière sur laquelle passe un petit pont qui conduit dans les herbages plantés de pommiers en fleurs, à côté du moulin, la roue que la rivière fait tourner. Fond très clair de prairie avec des meules.

SCÈNE PREMIÈRE

HÉLÈNE, MAHO, BÉRIC, TIPHAINE,
SERVITEURS.

HÉLÈNE.

Tenez, Mâho, prenez la boisson, et vous, Béric, por·

tez la soupe avec Tiphaine... Que nos hommes n'attendent pas... Il est déjà midi...

MAHO.

Et ils fauchent, depuis la pointe du jour, d'un bon courage...

TIPHAINE.

Ah! voici M. le curé de Montbert qui arrive par le pré avec le Gâchenet...

HÉLÈNE.

Allez, mes amis...

Ils sortent par la droite.

SCÈNE II

HÉLÈNE, L'ABBÉ, YVES.

L'abbé, sa soutane retroussée dans sa ceinture, guêtré et chaussé en chasseur.

L'ABBÉ, *à Yves, qui porte le carnier, lui donnant son fusil.*

Bonjour, ma sœur. Tiens, pose tout ça là, le Gâchenet.

HÉLÈNE.

Il est lourdement chargé, ce petit.

L'ABBÉ.

Il y a du civet et du rôti, pour votre table...

HÉLÈNE.

Vous avez été heureux, ce matin, à ce que je vois...

YVES.

Oh! M. le curé est toujours heureux... parce qu'il met au droit... oui!

HÉLÈNE.

Vous avez là un admirateur.

L'ABBÉ.

Le drôle aime mieux me porter mon carnier que de me servir la messe... Pas vrai, le Gâchenet?

YVES.

Dame! M. le curé, moi, je suis comme vous, quand j'entends votre Ramoneau qui aboie, ça me donne des distractions...

L'ABBÉ.

Allons! File à la cuisine, maintenant! Et bois un verre de cidre à ma santé.

YVES.

Merci, M. le curé. Oh! le beau fusil! Je voudrais-t-y une fois m'en servir!

Il sort.

SCÈNE III

L'ABBÉ, HÉLÈNE.

L'ABBÉ.

Soyons sérieux, maintenant. Yan est-il revenu?

HÉLÈNE.

Non.

L'ABBÉ.

Son Altesse?...

HÉLÈNE.

Dort encore.

L'ABBÉ.

Après les fatigues de cette terrible nuit, elle doit être brisée.

HÉLÈNE.

C'est une âme vaillante dans un corps débile... Le corps obéit à l'âme...

L'ABBÉ.

Où est le chevalier de Bévanho?

HÉLÈNE.

Il fauche, dans le pré, avec les hommes de journée.

L'ABBÉ.

Et le comte de Kerléan?

HÉLÈNE.

Il est dans la pièce qui précède la chambre de madame. Il a couché en travers de la porte avec ses pistolets et sa carabine à côté de lui...

L'ABBÉ.

M. de Kersabiec?

HÉLÈNE.

Il a dû pousser une pointe jusqu'à la rivière...

L'ABBÉ.

Moi, j'ai visité tous nos postes des environs... Car, ma sœur, vous pensez que je n'ai pas la tête à la chasse en ce moment. Mais nos gens sont habitués à me voir circuler avec mon fusil, et pour faire un tour en forêt, c'était un excellent prétexte... Yan, du reste, m'en avait donné l'ordre, hier soir. Pendant qu'il allait à Nantes chercher le messager que Madame attend avec une si vive impatience, je devais remplacer mon frère à la garde de celle dont il a l'honneur d'être l'hôte...

HÉLÈNE.

Honneur non sans danger. Car les colonnes du général Dermoncourt sillonnent partout le pays... On s'est battu hier sur la lande de Remouillé.

L'ABBÉ.

Et il y a un bataillon à un quart de lieue d'ici, à Légé, des dragons à Saint-Jean Corcoué... Mais nos gars veillent. Les Rouges ne feront pas un mouvement sans que nous en soyons avertis...

HÉLÈNE.

Et le résultat, mon frère, qu'en augurez-vous? Cette tentative m'épouvante... A-t-elle des chances de réussir?

L'ABBÉ.

Hélène, je ne suis qu'un des serviteurs les plus humbles de cette grande cause, mais quand je vois marcher des hommes tels que MM. de Charette, de Kersabiec, de Lorges, de Cathelineau, tous les héritiers des grands chefs de nos anciennes guerres, je ne raisonne pas, je ne discute pas : je suis, en aveugle, certain qu'il y aura honneur à triompher à leurs côtés, s'ils sont vainqueurs, ou gloire à succomber avec eux, si la fortune leur est contraire. Un pauvre petit recteur de paroisse comme moi est-il capable de juger la politique d'un parti dont les traditions sont séculaires et les droits imprescriptibles, puisqu'ils ont été acquis en même temps que se fondait la nation elle-même? J'ai été élevé ainsi que mon frère Yan par un père qui avait la fidélité à ses princes dans le sang, qui avait combattu pour eux à chaque prise d'armes, et dont le dernier mot à son lit de mort a été : mes gars, soyez les serviteurs de Dieu et du Roi. Moi, j'ai servi Dieu, puisque je suis prêtre. Quant à Yan, il sert le Roi, puisqu'il donne l'hos-

pitalité à la mère de Henri V, et pour elle, risque sa tête. Voilà ce que je puis vous dire, ma sœur. L'insurrection qui se prépare réussira-t-elle? Je l'ignore. Mais ce que je sais bien, c'est que. Yan et moi, nous devions en être et que nous en sommes.

HÉLÈNE.

Mais, cependant, mon frère, Louis-Philippe aussi est un Roi...

L'ABBÉ.

C'est le Roi des Français, ce n'est pas le Roi de France. Le petit M. Thiers l'a bien dit : ce roi-là, c'est la meilleure des Républiques... Voilà justement pourquoi nous n'en voulons pas...

HÉLÈNE.

Vous, l'abbé?

L'ABBÉ.

Moi? Entendons-nous : je veux dire ceux de mon parti. Et comment ne se révolteraient-ils pas? Ils répondent à la violence par le soulèvement. Depuis deux ans, ce pays est hors la loi. Son dévouement à la royauté légitime, sa fidélité au drapeau blanc lui ont été imputés à crime. Les citoyens ont été excités à la haine les uns contre les autres. Des gardes nationales philippistes ont été armées contre les paysans carlistes, et des bandes de garnisaires en blouses bleues, ont campé dans les chaumières et les métairies, mettant à feu et à sang celles où l'apparence d'une hostilité se manifestait. En notre malheureuse Vendée, tout ce qui ne se mettait pas à plat-ventre devant le pouvoir était molesté; tout ce qui résistait ouvertement était arrêté; tout ce qui se révoltait était massacré. Depuis les guerres de religion, on n'a rien vu de plus atroce que ce qui se passe dans ce pays.

Il faut que cela finisse, Hélène. Il y a un malentendu, en France. Si les Bourbons ont été chassés par l'émeute, ceci n'était pas pour mettre les d'Orléans à leur place, pour substituer à la monarchie véritable on ne sait quel gouvernement de pacotille. En tout cas, nous n'en voulons pas et, de deux choses l'une, ou il nous détruira ou nous le renverserons.

HÉLÈNE.

Et c'est pour se mettre à la tête du mouvement que madame la Duchesse de Berry est venue en Vendée.

L'ABBÉ.

Oui, Hélène, c'est pour cela. Cette jeune femme, cette courageuse princesse est notre chef. Elle représente à notre tête les droits de son fils, le duc de Bordeaux, Henri V. Le seul roi légitime depuis que son grand-père Charles X a abdiqué en sa faveur... Elle est en Vendée, depuis quinze jours, traquée par les bandes de Louis-Philippe, suivie à la piste par les espions, mise à prix comme une louve, par le préfet, mais défendue par nous, par tout ce qu'il y a de loyal et de fidèle dans le Bocage... Et mordieu...

HÉLÈNE.

Vous jurez, l'abbé!

L'ABBÉ.

Pardon, ma sœur. Et, mon Dieu, on ne la prendra pas, ou bien c'est que nous serons tous morts!

HÉLÈNE.

C'est un des chefs du parti que votre frère Yan est allé, ce matin, chercher à Nantes...

L'ABBÉ.

C'est un très gros bonnet, l'orateur de notre cause, M. Berryer... Il vient de Paris exprès pour voir la

Duchesse et les chefs militaires. Demain ou après-demain, on va tenir conseil, et c'est de ce conseil que sortira la paix ou la guerre.

HÉLÈNE.

Fasse le ciel que ce soit la paix !

SCÈNE IV

Les Mêmes, LE COMTE.

LE COMTE, sortant de la maison, sa carabine en bandoulière.

Salut, l'abbé. Vous arrivez ?

L'ABBÉ.

A l'instant, monsieur le comte... Aurons-nous l'honneur de voir bientôt Son Altesse ?

LE COMTE.

Elle se lève.

Il passe entre l'abbé et Hélène et va au puits où il dépose sa carabine et son chapeau.

L'ABBÉ.

Alors, j'ai le temps de fumer une pipe.

Il remonte vers la droite avec le comte et sort. Quand l'abbé est sorti, le comte revient à Hélène.

HÉLÈNE.

Vous avez quelque chose à me dire, monsieur le comte ?

LE COMTE.

Oui, madame. Et ce n'est pas sans embarras que j'aborde cet entretien... Vous savez quelle affection m'unit à Yan. Il a été le compagnon de mon enfance, et s'il a le bonheur d'être votre époux...

HÉLÈNE, *amèrement.*

C'est à vous, qu'il le doit, oui, monsieur le comte, je sais tout cela.

LE COMTE, *avec douceur.*

Il y a dans vos paroles un accent d'amertume qui me prouve à quel point l'explication que j'entame avec vous sera difficile. Et cependant il ne m'est pas permis de la différer.

HÉLÈNE.

Difficile? Et pourquoi donc? N'ai-je pas toujours montré envers vous une docilité exemplaire? Lorsque votre frère vivait et que j'étais sa fiancée, n'avez-vous pas usé de toute votre autorité sur moi, pour m'empêcher de l'épouser, et n'ai-je pas obéi? Vous savez ce que, par la suite, il nous en a coûté à tous, n'est-ce pas? A lui, la vie, à moi, le bonheur, à vous, oui, à vous-même, l'espoir de votre race... Car vous êtes chevalier de Malte et Louis de Kerléan était le dernier du nom... Mais vous n'avez pas voulu accepter une mésalliance, vous avez fait à votre frère un crime de son amour pour une fille de rien. De désespoir, il a quitté le pays, s'est engagé dans les gardes du corps, et, il y a deux ans, le 29 juillet 1830, à l'assaut des Tuileries, triste revanche prise sur votre orgueil, un de ces hommes du peuple, que vous méprisiez tant, l'a frappé... et il est mort...

Elle pleure.

LE COMTE, *grave.*

Oui, le brave enfant a été frappé en défendant la royauté. Son sang coula pour la plus noble des causes. Arraché à la rage de la populace qui voulait le mettre en lambeaux, il fut transporté, rue Royale, chez de bonnes gens qui le soignèrent pendant de

longues semaines, alors que moi, proscrit, fugitif, j'avais regagné la Vendée et commencé contre le gouvernement usurpateur les hostilités que j'ai soutenues jusqu'à ce jour... C'est là que je retrouvai Yan, que je vous revis, pour vous apprendre la lugubre nouvelle, et que, découvrant l'amour que mon ami avait conçu pour vous, je l'encourageai à vous l'exprimer avec ses espérances...

HÉLÈNE.

Oui, Yan Tréadec m'avait vue à Nantes, où je m'étais réfugiée chez mes parents maternels. Il ne me connaissait pas. C'était vous qui l'aviez amené. A quelle intention? Je me le suis souvent demandé... (Geste du comte.) Il me vit en deuil, il ne chercha pas à savoir si c'était de ma mère ou de mon fiancé... Je pleurais, il ne songea qu'à me plaindre et à essayer de me consoler. Il n'était pas noble, lui, il pouvait épouser l'orpheline : il me pria de devenir sa femme. Alors, ayant perdu l'espoir du bonheur pour moi-même, je voulus au moins assurer le bonheur de cet honnête homme qui m'aimait, et je lui tendis la main...

LE COMTE.

Sans lui dire quels regrets vous aviez dans le cœur ?

HÉLÈNE.

A quoi bon? Puisque la mort avait fait le malheur irréparable, puisque Louis avait cessé de vivre...

LE COMTE, après un silence.

Et si nous avions été trompés l'un et l'autre?

HÉLÈNE, avec trouble.

Que dites-vous là?

LE COMTE.

Si Louis, que je croyais mort, avait été encore vivant ?

HÉLÈNE.

Ah ! Prenez garde ! Louis ? Mais c'est impossible ! J'ai vu votre douleur, vos larmes !...

LE COMTE.

Elles étaient sincères, comme les vôtres... Pendant la moitié d'une année, j'ai ignoré qu'il avait survécu.

HÉLÈNE.

Mon Dieu ! Il vivrait ? Il vit ?

LE COMTE.

Oui... Mais je suis innocent de toute supercherie... Je ne vous ai pas menti... je vous le jure... Et cette erreur a été, depuis un an, le tourment de ma vie. Hélène, dites-moi que vous ne m'accusez pas... Dites-moi que vous me pardonnez ?

HÉLÈNE.

Ah ! Qu'ai-je à vous pardonner, puisqu'il vit ? J'aurais donné mon sang pour lui... Je pleurais sa mort bien plus que mon bonheur... Il est vivant !... Oh ! c'est tout ce que je veux savoir ! Et je remercie le ciel à qui j'ai tant demandé de faire un miracle et qui l'a fait en le sauvant... Mais, voyons, racontez-moi, comment est-ce arrivé ? Quand l'avez-vous su ? Et pourquoi avez-vous attendu si longtemps pour me le dire ?

LE COMTE.

Je ne l'ai su que six mois après avoir reçu l'annonce de sa mort... Bloqué dans le Bocage par les gendarmes et les colonnes mobiles du gouvernement de Juillet, sans cesse obligé de changer de canton-

nement, vivant sous un nom d'emprunt, comment aurait-on pu m'avertir que mon frère, après une crise qui avait paru fatale, s'était peu à peu rétabli, et avait été rejoindre madame la duchesse de Berry, à Massa, en Italie?... Quand j'appris sa résurrection, vous étiez mariée.... Je pensai que jamais, mon frère et vous, vous ne vous retrouveriez en présence.. Je résolus de me taire, pour ménager votre repos...

HÉLÈNE.

Mais si vous parlez aujourd'hui, c'est donc...

LE COMTE.

C'est que la situation a changé, c'est que madame est venue d'Italie en Vendée, c'est que ceux qui avaient été les courtisans de l'infortune sont devenus les soldats de la revanche, c'est que mon frère est ici et que vous allez le revoir...

HÉLÈNE.

Grand Dieu! Mais je ne veux pas! Je ne dois pas me trouver en sa présence! Que lui dirais-je? Et lui, que me dirait-il? Oh! non! non! J'appartiens à Yan Tréadec, monsieur le comte, et je suis une honnête femme. Prévenez votre frère. Empêchez-le de venir. Louis de Kerléan ne doit pas entrer dans la demeure de l'homme dont je porte le nom.

LE COMTE.

Des intérêts plus hauts que ceux auxquels vous obéissez, l'y appellent... Et, tout à l'heure, Yan, lui-même, l'amènera...

HÉLÈNE.

Votre frère sait-il que je suis sa femme?

LE COMTE.

Oui.

HÉLÈNE.

Et il l'accompagne ?

LE COMTE.

Il obéit, comme nous tous, en soldat.

HÉLÈNE.

Alors, c'est moi qui m'éloignerai.

LE COMTE.

Que direz-vous à Yan pour expliquer votre départ ? La duchesse de Berry est sous votre toit et c'est l'instant que vous choisiriez pour disparaître ? Que pensera votre mari ?

HÉLÈNE.

Je lui avouerai, loyalement, la vérité.

LE COMTE.

Et vous jetterez le trouble dans cette conscience si calme, si ferme ? Au moment où il a besoin de toute sa résolution, de toute son intelligence pour combattre nos ennemis et nous aider à vaincre, vous allez l'occuper de soucis personnels, détourner son activité vers un but misérable, quand il a assumé une tâche si haute. Est-ce digne de vous et de lui ? Mon frère amène ici l'envoyé des comités royalistes de Paris... Il s'éloignera demain avec lui... Et je vous donne ma parole que vous et lui vous ne vous rencontrerez plus jamais...

HÉLÈNE, *frappée.*

Jamais !... Alors, pourquoi cette cruauté de me le faire revoir ?...

LE COMTE.

Le hasard a tout fait, Hélène !... Si je pouvais aller au-devant de lui, je l'empêcherais de venir avec

Yan... Mais je garde la duchesse... J'ai la charge de sa sécurité... Voyons! voulez-vous que j'envoie à la rencontre de votre mari et de mon frère pour renvoyer Louis en arrière? Songez que, moi aussi, je ne l'ai pas revu, depuis deux ans, et que je l'aime comme un fils...

HÉLÈNE.

C'est bien. Je serai forte. Qu'il vienne!

LE COMTE.

Oh! merci, Hélène!... Et dites-moi que vous me pardonnez...

HÉLÈNE.

Je vous pardonne...

Elle essuie une larme.

LE COMTE.

Remettez-vous. C'est Mâho.

SCÈNE V

HÉLÈNE, LE COMTE, MAHO.

MAHO.

Voici notre maître qui arrive... Son cabriolet monte la côte.

LE COMTE.

Combien a-t-il de personnes avec lui?

MAHO.

Deux.

HÉLÈNE.

A-t-on éloigné tous nos gens?

MAHO.

Je suis seul ici.

LE COMTE.

Alors, fais-lui le signal qu'il attend pour entrer...

Mâho sort. On entend au dehors deux houloulements auxquels en répondent deux autres au lointain, puis le roulement de la voiture qui se rapproche.

SCÈNE VI

LE COMTE, HÉLÈNE, L'ABBÉ, YAN, LOUIS, BERRYER.

YAN, jetant la limousine, que Berryer porte sur le dos, à Mâho.

Tiens! prends ça! (A Berryer.) Voici, monsieur, le logis qui abrite la mère de notre Roi! Hélas! Ce n'est pas un palais...

BERRYER.

C'est mieux.. C'est la maison d'un honnête homme.

LOUIS, entrant et se jetant dans les bras du comte.

Mon frère!

YAN.

Ah! comte, vous voilà heureux! Je vous l'ai ramené, ce frère si désiré. Venez, messieurs, que je vous présente à ma femme. M. Berryer, la forte tête de notre parti... Le vicomte de Kerléan... un des plus dévoués serviteurs de Son Altesse...

HÉLÈNE, doucement.

Je sais qui est monsieur.

Louis s'incline et est attiré par son frère.

LOUIS, au comte, avec émotion.

Ami, ses yeux sont pleins de larmes.

LE COMTE, avec tendresse.

Les miens aussi.

Il serre Louis de nouveau contre sa poitrine.

YAN.

Ah! ça, messieurs, avez-vous soif? Avez-vous faim? Ma femme va vous servir, et mon frère dira le benedicite.

BERRYER, salue Hélène et l'abbé.

Mille grâces. Nous avons fort bien déjeuné, M. de Kerléan et moi, avant de quitter Nantes. J'ai hâte de voir Madame.

YAN.

La voici.

SCÈNE VII

Les Mêmes, MADAME.

MADAME.

Soyez le bienvenu, mon fidèle. (Elle lui donne sa main à baiser.) Deux cents lieues pour venir me retrouver et au prix de tant de difficultés, c'est du dévouement.

BERRYER.

Et vous, Madame, cinq cents lieues pour venir commander vos soldats... c'est de l'héroïsme...

MADAME.

Oh! ne me complimentez pas. Je ne suis vraiment heureuse que depuis que je foule la terre de France. Elle m'a été hospitalière, car depuis quinze jours, je

vais de province en province, de château en chaumière, et partout j'ai trouvé du dévouement et de la fidélité.

LOUIS.

Et du danger.

MADAME.

Oh! cela, c'était l'agrément du voyage!

BERRYER.

Mais n'avez-vous pas couru risque de la vie?

MADAME.

Ah! avant-hier, au gué de la Moine? Oui. J'ai failli me noyer, et sans M. de Kerléan, qui m'a repêchée, je faisais pendant au duc de Clarence. Seulement, moi, c'eût été avec de l'eau.

LE COMTE.

Et hier soir, en arrivant à la lande de Rémouillé, Madame est tombée dans une embuscade, et il a fallu faire le coup de feu...

MADAME.

N'ai-je pas fait bonne contenance sous les balles? Vous le voyez, monsieur Berryer... l'eau... le feu... Rien ne m'a manqué.

YAN.

Même la gaîté... Madame, en arrivant ici, était riante et joyeuse, comme en courant à une fête...

MADAME.

C'est que je savais, monsieur Tréadec, qu'en entrant dans votre maison, j'entrais chez un de mes plus fidèles. (Elle va à Hélène.) Et puis, sur le seuil, je trouvais ce joli visage pour m'accueillir et il m'a semblé dans ses beaux yeux et dans son doux sourire voir rayonner l'espérance.

YAN, ému.

Merci, Madame... Les paroles que Votre Altesse prononce me touchent profondément, car avec ma foi en Dieu et mon dévouement au roi, ma tendresse pour ma femme est ce que j'ai de plus précieux dans le cœur.

MADAME.

Vous entendez, monsieur Berryer? Voilà les sentiments qu'on m'exprime, les paroles que j'entends depuis que j'ai quitté le pont du « Carlo-Alberto ». Sur cette riante terre de France, il semble que les pensées raffinées et les nobles propos naissent d'eux-mêmes. Comment pourrait-on s'étonner que j'y sois venue, puisqu'on m'y reçoit avec tant d'empressement, et comment ne pas comprendre que j'y reste, puisqu'on m'y garde avec tant de courage?

BERRYER.

Votre Altesse Royale suscite tous les héroïsmes par sa vaillance et assure tous les dévouements par sa bonne grâce.

MADAME.

Mais non, je vous assure. Je n'y suis pour rien. C'est incroyable! Depuis trois semaines, ma vie d'aventures est ce qu'il y a de plus charmant. C'est un vrai roman.

BERRYER, souriant.

On l'a dit à Paris que Votre Altesse voyait la Vendée à travers Walter-Scott et que Madame était une nouvelle Diana Vernon...

MADAME, gaîment.

Il y a du vrai là-dedans! Et tous ceux qui m'entourent, prêtent à l'illusion. N'est-ce pas un héros de roman que le comte de Kerléan qui vit, depuis deux ans, dans

les marais et les friches du Bocage, faisant la guerre, sorte de Robin Hood de la légitimité? Son frère, le vicomte Louis, qui soupire aux étoiles et souffre d'un mystérieux amour, le baron de Kersabiec, qui joue de la flûte entre deux prises d'armes, et le chevalier de Bévanho, héritier de Parny, qui écrit des vers sur ses genoux, au feu du bivac. N'est-ce pas une véritable galerie romanesque et, les eût-on choisis, aurait-on pu les trouver plus héroïquement fantaisistes et plus poétiquement chevaleresques? Tous héros de roman, prêts à rire, prêts à chanter, prêts à aimer et prêts à mourir!

L'ABBÉ.

Vous oubliez, Madame, parmi ceux qui sont prêts à mourir, ceux qui ne sont pas romanesques, comme mon frère et votre serviteur.

MADAME.

Oh! je n'oublie rien, je sais ce que vaut le curé de Montbert... Je sais ce que vaut Yan Tréadec. Et, dans la bonhomie de l'un, il y a toute l'onction nécessaire à un évêque, et, dans la simplicité de l'autre, toute la dignité acquise d'un gentilhomme!

YAN.

Madame, nous pourrions, l'abbé et moi, prendre ceci pour un engagement de recevoir, lui, le camail violet, moi des lettres de noblesse, mais ce n'est pas par intérêt que nous marchons avec Votre Altesse, c'est par conviction. Nous ne retiendrons donc de vos paroles que ce qu'elles ont d'honorable pour nous, et nous en affirmerons l'exactitude au prix de notre sang.

MADAME.

Eh bien! monsieur Berryer, voilà le milieu dans lequel je vis, depuis trois semaines, tout de loyauté et

de désintéressement. Comment, après cela, n'aurai-je pas foi dans ma cause? Les gens qui pensent si bien, combattront encore mieux, et si j'en ai seulement quelques milliers avec moi, au début, mon armée fera la boule de neige et je ne serai pas longtemps avant d'arriver sous Paris, comme mon aïeul Henri IV.

BERRYER.

Madame, s'il plaît à Votre Altesse de m'entendre...

MADAME.

Non. Rien aujourd'hui... Ce soir ou demain, à la Bélinière, en présence des chefs de mon parti... Vous verrez là le maréchal de Bourmont, Lorges, Goulaines, Goyon et Cornulier... Sans doute, Charrette, s'il a pu quitter ses troupes. En tout cas, son représentant, M. de la Haye. Là, nous discuterons nos chances, vous m'exposerez vos vues, celles de Châteaubriand et de M. Hyde de Neuville. Nous prendrons une résolution définitive. Mais jusque-là, ne parlons de rien, que du plaisir que j'ai à vous voir...

BERRYER.

Il sera fait comme Votre Altesse l'ordonne.

MADAME.

Voyons, racontez-moi ce que vous avez fait en Bretagne?

BERRYER.

Madame, je suis allé à Quimper plaider un procès. C'était le prétexte de mon voyage, puis je suis revenu à Nantes, où M. de Kerléan, ce matin, m'a mis en rapport avec M. Tréadec et m'a amené près de vous...

MADAME.

Sans incidents?

BERRYER.

Sans incident.

MADAME.

Sans avoir été espionnés ou suivis?

YAN.

Je le crois. Madame. grâce aux précautions que nous avions prises.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LOUIS, LE COMTE, KERSABIEC, BÉVANHO.

KERSABIEC, entrant par la porte charretière, suivi de Bévanho.

Et qui ont été inutiles!... Vous avez été espionnés et suivis, messieurs : on vient d'arrêter l'homme qui s'était chargé de la besogne.

BÉVANHO.

Madame, je vous en prie, retirez-vous. Il ne faut pas qu'on soupçonne votre présence ici. Et dans le cas où vous seriez obligée de fuir, quittez vos habits de femme : on vous reconnaîtrait trop facilement.

MADAME.

Venez, monsieur Berryer... Vous voyez : surprises, à-coups, péripéties! Les choses vont moins uniment que vous ne le pensiez, et nous sommes toujours dans le romanesque...

Elle sort avec Hélène, suivie de Berryer.

LOUIS, à la porte.

Amenez l'homme.

SCÈNE IX

LES MÊMES, moins MADAME, HÉLÈNE et BERRYER, MAHO, RENAISON, CHOUANS.

MAHO, le poussant rudement.

Avance, coquin.

YAN.

Qui êtes-vous?

RENAISON.

Quelqu'un qu'on bouscule, pour le moment.

LE COMTE.

Et qu'on va fusiller, tout à l'heure, s'il fait le plaisant.

RENAISON, s'avançant.

Ah! monsieur le comte de Kerléan? Ménagez-moi... Qui sait si je n'aurai pas à vous ménager vous-même?

LE COMTE.

Vous me connaissez?

RENAISON, railleur.

Je vous connais tous ici. Ceux qui sont présents et aussi ceux qui sont sortis tout à l'heure.

YAN.

Il plaide le faux pour savoir le vrai.

RENAISON.

Vous croyez? Où donc est M. Berryer? Où donc est Madame? (Montrant le mouchoir que Madame a laissé sur la chaise, en sortant.) Tenez, ce mouchoir (Yan saisit le mouchoir) qu'elle a oublié, est imprégné de son par-

fum favori... Imprudence, pour une femme qui conspire, de porter sur elle des sachets!... Imprudence, pour un chef de partisans, de faire des vers et de les perdre sur la route!... N'est-ce pas, monsieur de Bévanho?... Imprudence, pour un éclaireur, de charmer la longueur des nuits de veille en jouant de la flûte, comme Tityre, au pied d'un hêtre!... N'est-ce pas, monsieur de Kersabiec?

YAN.

Allons, assez, maître drôle. Vous êtes bien hardi, de vous montrer si informé, quand une bonne balle de calibre peut nous faire raison de votre impertinence.

RENAISON, *froidement.*

Vous serez bien avancé quand vous m'aurez assassiné?

LE COMTE.

Se débarrasser d'un espion, c'est faire justice.

RENAISON.

Eh bien! Faites! Qui vous retarde?

YAN.

Comment vous nommez-vous?

RENAISON, *se redressant, menaçant.*

Je me nomme la police.

YAN.

Ah! vous êtes un de ces agents que Vidocq, le chef de la Sûreté, a envoyés de Paris, pour surprendre nos secrets...

RENAISON.

Et qui les a surpris.

YAN.

Reste à savoir si nous vous permettrons de les livrer.

RENAISON.

Je ne suis pas seul à les connaître.

LE COMTE.

Votre commissaire spécial, M. Jolly, et le préfet Duval, dont il est le bras droit, ont été renseignés par vous.

RENAISON.

Ma foi, non, et je vais bien vous étonner : tout ce que je découvre, ils le savent d'avance, et quand je viens le leur apprendre, ils me préviennent en me le racontant mot pour mot. Il y a évidemment des traîtres dans votre parti, messieurs, et qui vous touchent de près... Vous serez livrés et infailliblement on vous prendra tous, demain, comme vous auriez été pris aujourd'hui, si je n'étais tombé en votre pouvoir.

YAN.

Pourquoi nous dites-vous tout ceci qui peut nous éclairer ?

RENAISON.

Pour vous faire, s'il se peut, renoncer à vos projets. J'ai pitié de voir tant de braves gens se jeter dans un gouffre... Votre entreprise est manquée avant d'être commencée... Il y a autour de vous vingt mille hommes de troupes et cinquante canons... A l'exception de quelques centaines de fanatiques, les populations se désintéressent de votre cause. Messieurs, la légitimité est morte. Elle s'est séchée d'elle-même, sur sa racine, comme une plante dégénérée... Qu'espérez-vous donc ?

LE COMTE.

La féconder de nouveau, en l'arrosant de notre sang.

RENAISON, s'inclinant devant le comte.

Messieurs, je n'ai plus rien à vous dire. Faites de moi ce qu'il vous plaira.

Houloulements à la cantonade. Rumeurs très éloignées.

SCÈNE X

LES MÊMES, MAHO.

MAHO.

Maître, une avant-garde d'infanterie se présente sur la route de Montbert, et, en même temps, un parti de cavalerie se déploie dans la plaine du côté de Légé.

RENAISON.

Vous êtes cernés. Avant un quart d'heure, vous serez pris.

YAN.

Qui commande ?

RENAISON.

Le général Dermoncourt, en personne.

LE COMTE.

Pardieu ! La partie en vaut la peine... Bataille donc !

YAN.

Avant tout, Mâho, emmène cet homme. Monsieur le comte, je vous le donne à garder...

LE COMTE.

Soyez tranquille : ma dernière balle sera pour lui.

On emmène Renaison.

YAN.

Un quart d'heure... Monsieur de Bévanho, assurez-vous si Madame est prête.

BÉVANHO.

Je vais la prévenir.

YAN.

Vous, vicomte, rassemblez nos gens, et tâchez de retarder l'arrivée de la troupe qui vient par Montbert... Tenez la route libre jusqu'à ce que Madame ait passé... Après, battez en retraite sur la forêt.

LOUIS.

Je le ferai.

Il sort.

YAN.

Vous, monsieur de Kersabiec, amusez-moi la cavalerie et emmenez-la sur Saint-Jean-de-Corcoué.

KERSABIEC.

Leurs chevaux auront de bonnes jambes s'ils sortent des fondrières où je vais les conduire! (Au dehors.) Les gars! Les gars! A moi, les gars!

Les Chouans, en armes, passent au fond, en courant.

SCÈNE XI

YAN, BÉVANHO, L'ABBÉ, MADAME, HÉLÈNE, BERRYER.

MADAME, en paysan.

Une alerte?

YAN.

Sérieuse. Dans un instant, on va se battre, Madame. Que Votre Altesse s'éloigne sur-le-champ.

MADAME.

Bien au contraire, je veux rester.

YAN.

Ce n'est pas une bataille que nous livrons, c'est une échauffourée dont il s'agit de sortir. Point d'héroïsme, Madame, de la prudence... Il ne faut pas vous exposer à être prise, dans une escarmouche sans gloire. Réservez votre courage pour les luttes décisives... Laissez faire vos partisans.

MADAME.

Vous le voulez?

YAN.

Je vous en prie...

MADAME.

J'obéis donc, aujourd'hui, pour avoir, demain, le droit de commander.

YVES, *avec les habits de femme de la princesse.*

Madame... Vous avez oublié votre bourse dans la poche de la robe.

MADAME.

La bourse va avec le costume, mon ami. Elle est à qui le porte... Donc elle est à toi...

YVES.

Ah! mais c'est qu'elle est pleine d'argent!.. J'aurai de quoi acheter un rouet neuf à ma grand'mère!

L'ABBÉ.

Brave petit!

MADAME, *à l'abbé.*

Passez devant, l'abbé, puisque je suis votre enfant de chœur.

L'ABBÉ.

C'est pour vous obéir.

Ils sortent. Coups de feu au loin.

YAN.

Et vous, monsieur de Bévanho, prenez avec vos hommes et cet enfant la route de Légé. Tâchez d'attirer sur vous le gros de ceux qui nous attaquent. Ils croiront poursuivre Madame. Pendant ce temps-là, Son Altesse pourra plus facilement se sauver.

BÉVANHO.

Comptez sur moi!

Il sort avec Yves. Fusillade plus rapprochée.

YAN.

Quant à vous, monsieur Berryer, voulez-vous partir? voulez-vous rester?

BERRYER.

Je ferai, monsieur, ce que vous ferez vous-même.

YAN.

Restez donc. Aussi bien, il ne sera pas mauvais que vous puissiez redire, à Paris et à la Chambre, comment les bandes de Sa Majesté Louis-Philippe se conduisent envers les citoyens français... Du reste, comme député, vous êtes inviolable...

BERRYER.

Mais vous, monsieur?

YAN.

Moi, je suis chez moi, dans mon domicile, qui devrait être inviolable aussi... Et vous allez voir comment M. le préfet Duval en use avec la loi.

SCÈNE XII

LES MÊMES, MAHO.

MAHO.

Les dragons entrent par la prairie, maître... Que devons-nous faire ?

YAN.

Combien êtes-vous ici ?

MAHO.

Dix, avec des faux. On peut couper les jarrets à leurs chevaux...

YAN.

Non ! Reste, toi, et que les autres gagnent au pied.

MAHO.

Bien, maître. (Sur la grande porte.) Egaillez-vous, les gars ! Egaillez-vous !

Coups de feu plus rapprochés.

YAN.

C'est M. de Kersabiec qui s'amuse.

Sonneries de trompettes. Clameurs et tumulte.

MAHO.

Les voilà ! Les voilà !

SCÈNE XIII

LES MÊMES, DERMONCOURT, OFFICIERS, puis DUVAL.

DERMONCOURT.

Cernez toutes les issues. Que personne ne puisse

s'échapper. Allez, capitaine... Et feu sur quiconque essaiera de forcer la consigne.

YAN.

Pardon, général, pour que vous entriez ici baïonnette au canon et sabre à la main, sommes-nous dans une ville prise d'assaut?

DERMONCOURT.

Monsieur, pour forcer cette bicoque, il a fallu faire écharper douze de mes hommes... (Fusillade.) et on se bat encore.

YAN.

Pourquoi y venez-vous?

DERMONCOURT.

Pas pour mon plaisir, à coup sûr! Chienne de guerre! Mais qui êtes-vous, pour me questionner?

YAN.

Le maître de cette maison.

DERMONCOURT.

Vous êtes bien hardi d'y être resté!

YAN.

Pas plus hardi que vous d'y entrer!

DERMONCOURT.

Monsieur! Prenez garde!

YAN.

Qu'ai-je donc à craindre?

DERMONCOURT.

Le préfet vous le dira. Assurez-vous de ces messieurs.

DUVAL, paraissant.

Arrêtez, général, ne touchez pas à celui-ci, c'est

M. Berryer... Peste, ne nous faisons pas d'affaire avec la Chambre.

DERMONCOURT.

Un avocat! Il ne nous manquait plus que cela! Des paysans comme armée, des femmes, des avocats pour chefs, voilà ce qu'on nous donne à combattre! Chienne de guerre!

DUVAL.

Monsieur Berryer, je fais courir après vous, depuis hier matin. Vous ne nierez pas, cette fois, vos intelligences avec madame la duchesse de Berry?

BERRYER.

Mais, monsieur, j'attends que vous me les prouviez...

DUVAL.

Pourquoi êtes-vous ici?

BERRYER.

J'y suis pour conférer avez M. Tréadec, au sujet d'un procès qu'il veut engager et sur lequel il m'a demandé mon avis. Je revenais de Quimper, où j'ai plaidé, ainsi que vous le savez, la semaine dernière. L'exercice de ma profession est-il un crime?

DUVAL.

Ce qui est un crime, c'est de prêter assistance aux ennemis de l'Etat. Vous conspirez, monsieur, contre le Roi.

BERRYER.

M. le duc d'Orléans, il y a deux ans, ne conspirait-il pas aussi contre le roi? Et au moins, ce roi-là, il était légitime!

DUVAL.

Vous deviez rencontrer madame la duchesse de Berry, qui est ici depuis hier soir.

YAN.

Chez moi ? Ah ! M. le Préfet, j'espère que vous allez nous la faire voir. Je serai ravi de lui présenter mes hommages.

DUVAL.

Monsieur, vous vous moquez de moi !

YAN.

Que voulez-vous donc que je fasse ? On traite les gens suivant leur mérite, monsieur Duval. Quand vous étiez préfet à Grenoble, on faisait des émeutes contre vous, maintenant que vous êtes préfet à Nantes, on vous y donne des charivaris. Là-bas, on vous jugeait odieux, ici, on ne vous trouve que ridicule !

DUVAL.

Monsieur !

YAN.

Mais patience ! Quand vous aurez forcé quelques maisons tranquilles, tourmenté quelques habitants paisibles, on se mettra vite au diapason : on vous haïra. Et, prenez-y garde, monsieur, on est entêté en Bretagne : quand on y aime ou quand on y exècre, c'est pour longtemps.

DUVAL, furieux.

Ah ! monsieur, voilà des insolences qu'il faudra qu'on me paie.

BERRYER.

Trêve à tout ceci, monsieur. J'attends pour savoir ce que vous déciderez de moi. Je n'ai pas de temps à perdre.

DUVAL, à Yan.

Monsieur, souhaitez que je n'aie pas à vous accuser !

BERRYER.

Et vous, monsieur, souhaitez que je n'aie pas à le défendre !

DUVAL, voyant revenir les officiers.

Eh bien, ces perquisitions?

SCÈNE XIV

LES MÊMES, HÉLÈNE, sortant de la maison.

HÉLÈNE.

Ma maison est vide, monsieur. Vous forcerez vainement les portes et percerez les murs. . Nous n'avons rien à cacher...

Elle va près de Yan.

DUVAL, à Dermoncourt.

Madame Tréadec?

DERMONCOURT.

Oui, M. le Préfet. (Il s'approche de lui.) On n'a rien trouvé, mais la place est encore chaude... On a fait sauver les gens que nous cherchons... Ces gens-là se jouent de nous.

DUVAL, bas, de même.

Les renseignements de Deutz sont pourtant formels. La duchesse était, avant-hier, au Meslier. Elle est, maintenant, chez M: Tréadec. Et Renaison qui ne paraît pas!

DERMONCOURT.

S'ils l'ont pris, il est mort!

DUVAL.

Je le vengerai. En tout cas, il me faut un otage.

(A Yan.) Monsieur, je suis obligé de m'assurer de votre personne.

YAN.

En vertu de quel droit?

DUVAL.

Répondez, général.

DERMONCOURT.

En vertu des pouvoirs qui me sont conférés par l'état de siège.

BERRYER.

Et moi, monsieur, ne m'arrêtez-vous pas aussi?

DUVAL.

Vous, monsieur, vous êtes libre. Vous pourrez ainsi témoigner de notre modération.

BERRYER.

Je ne témoignerai que de votre impuissance.

DERMONCOURT, à Yan.

Suivez-nous, monsieur.

YAN.

Hélène, vous êtes chef de maison, à mon défaut. Agissez en tout comme je l'aurais fait moi-même. (A Mâho.) Mâho, tu conduiras M. Berryer où il lui plaira d'aller.

BERRYER.

A bientôt, monsieur Tréadec.

YAN.

S'il plaît à Dieu, monsieur Berryer...

DUVAL, à Yan.

Souhaitez que vos partisans respectent l'homme

qu'ils m'ont pris ce matin!... Votre tête me répond de la sienne!

YAN.

Oh! cela n'est pas juste, monsieur, la tête d'un coquin n'a jamais valu celle d'un honnête homme.

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

Une salle. — Porte au fond donnant sur la cour de la ferme. — A gauche dans un pan coupé, un escalier de bois, montant par six marches à la chambre d'Hélène. — A droite dans un pan coupé, une fenêtre à petits carreaux — A gauche et à droite, premier plan, portes. — Une table carrée. — Coucou dans une haute gaine, bahut, cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE

HÉLÈNE, MAHO.

HÉLÈNE.

Eh bien ! Mâho ?

MAHO.

Les ordres sont exécutés. Béric est parti à cheval avec le voyageur que notre maître avait amené de Nantes ce matin. Il le conduira à travers les cantonnements jusqu'à la Bélinière. Puis il reviendra.

HÉLÈNE.

Les soldats ?

MAHO.

Ils boivent. Ils ont enfoncé la porte du cellier et ils sont à même le vin... Ils ne se contentent pas de cidre... C'est trop blanc, pour ces rouges!

HÉLÈNE.

Les chefs?

MAHO.

Le général inspecte ses postes. Le Préfet est enfermé dans le cabinet du maître...

HÉLÈNE.

Et lui, Yan?

MAHO.

Sous la garde d'un peloton de dragons, dans la grande charreterie...

HÉLÈNE.

Que fait-il?

MAHO.

Il est assis, il fume. J'ai essayé, il n'y a qu'un instant, d'approcher. Le factionnaire m'a bourré la crosse de son mousqueton dans les côtes... Si je te retrouve en plein champ, toi, tu verras!

HÉLÈNE.

Et des autres, qui sont partis, avant l'arrivée des soldats, point de nouvelles?

MAHO.

Si, notre dame. Le Gâchenet a réussi à se glisser à travers les herbages; il est là qui attend pour vous parler...

HÉLÈNE.

Faites-le venir.

SCÈNE II

LES MÊMES, YVES, entrant par le fond.

Mâho veille à la porte.

YVES.

Notre dame, je suis envoyé par M. le curé pour vous dire que tout va bien...

HÉLÈNE.

Où l'as-tu laissé?

YVES.

Je l'ai laissé à Montbert, dans la cure... Je n'ai pris que le temps de mettre mes habits du dimanche, parce que, sauf votre respect, j'étais drôlement déguisé. J'aurais bien voulu rendre la robe à la dame, et lui reprendre mes effets, mais elle était déjà partie, avec M. de Kersabiec.

HÉLÈNE.

Pendant le combat, il ne vous est rien arrivé?

YVES.

Oh! si, notre dame, il nous est arrivé bien des balles...

HÉLÈNE.

Et pas de morts, pas de blessés?

YVES.

Pas de morts... Mais Cloarec, qui a de si grandes oreilles, a reçu un coup de sabre qui lui en a enlevé une... Il n'a jamais pu la retrouver... Ça le change un peu...

HÉLÈNE.

Et les autres détachements?

YVES.

M. de Kersabiec a fait prévenir qu'il était en sûreté, mais que l'espion s'était sauvé, pendant le combat...

MAHO, au fond.

Ça, c'est un malheur !...

HÉLÈNE.

Et à moi, ils ne me donnent aucun avis, ils ne me font aucune recommandation ?

YVES.

De ne pas bouger, jusqu'à ce qu'ils aient délivré le maître.

HÉLÈNE.

Ils vont donc essayer ?

YVES.

Ils prenaient leurs dispositions, quand je suis parti... M. de Bévanho est, avec cent hommes, au bois de la Pierre, et M. le curé, avec cinquante, doit être maintenant dans les genêts de Plégastel, à cinq cents pas d'ici.

MAHO.

Bon ! Bon ! ça va chauffer ! Alerte, maîtresse, voici les officiers qui rentrent. File, le Gâchenet, l'espion est avec eux.

YVES.

Je cours le dire à M. le curé.

Il sort avec Mâho par la gauche.

SCÈNE III

HÉLÈNE, DERMONCOURT, RENAISON.

DERMONCOURT, à un de ses officiers.

Prévenez M. le Préfet que je suis de retour... Madame, nous n'abuserons pas longtemps de votre hospitalité, maintenant...

HÉLÈNE.

Messieurs, vous êtes les maîtres... Je n'ai qu'à vous subir...

DERMONCOURT.

La guerre a ses exigences, madame, nous les subissons, les premiers.

HÉLÈNE.

Si vous appelez les exigences de la guerre, les rapines et les assassinats...

DERMONCOURT.

Vous êtes dure, madame.

HÉLÈNE.

Malheureusement pour nous et pour vous-même, je ne suis que juste... Mademoiselle de la Roberie, qui a été tuée à coups de fusil devant la porte de sa demeure, a-t-elle été sacrifiée aux exigences de la guerre? M. de Cathelineau, qui a été frappé sans défense à la ferme de la Chaponière, où il déjeunait avec MM. de Civrac et Moricet, et tant d'autres qui ont été massacrés par vos soldats, ont-ils été sacrifiés aux exigences de la guerre? Monsieur, on pille ma cave en ce moment; tout à l'heure, sans doute, on

enlèvera mon argenterie? Sera-ce aussi pour obéir aux exigences de la guerre? Evidemment, oui, car vous faites une guerre mauvaise et naturellement, forcément, vous la faites par de mauvais moyens.

DERMONCOURT.

Madame, je ne puis vous prouver que vos reproches sont injustes et vos accusations sans mesure, qu'en y répondant par des égards et de la politesse.

Il salue. — Hélène incline la tête et sort. — Renaison entre par le fond.

DERMONCOURT, la suivant des yeux.

Jolie femme! (A Renaison.) Mais il faut en faire notre deuil, nous ne rallierons jamais ces gens-là.

RENAISON.

On ne raisonne pas avec des fanatiques, on les détruit, et par tous les moyens...

SCÈNE IV

Les Mêmes, DUVAL.

DUVAL.

Vous voilà de retour, général?

DERMONCOURT.

Oui, monsieur le Préfet. Et je vous ramène votre agent que j'ai trouvé séchant au bivac de mes dragons...

DUVAL.

Vous vous êtes donc sauvé à la nage, monsieur Renaison? Car je ne suppose pas que vous ayez été jeté à l'eau par les rebelles...

RENAISON.

Ma foi non, ils s'y seraient plutôt jetés pour me rattraper.

DUVAL.

Ils vous entraînaient, au moment où le général est entré de vive force dans cette métairie?...

RENAISON.

Le comte de Kerléan, celui qu'ils appellent Branche d'or, le plus redoutable de tous, m'avait confié à deux gars déterminés et nous dévalions grand train vers la rivière. L'arrière-garde s'arrêtait tous les cent pas, derrière les talus et les haies pour canarder vos fantassins. Ils ont dû vous faire du mal, car ils ne tiraient que le genou en terre, et, je le crains bien, à coup sûr...

DERMONCOURT.

Si nous avions seulement dix tireurs comme ces gueux-là, par compagnie, notre infanterie serait sans rivale. Ah! oui, fameux soldats! Le malheur c'est qu'ils ne veulent pas servir!

RENAISON.

Arrivés au bord de la rivière, ils se mirent dans l'eau jusqu'aux épaules et me passèrent au-dessus de leurs têtes, de mains en mains, comme un paquet.

DUVAL.

Ils vous avaient lié?

RENAISON.

Les bras, pas les jambes, heureusement. Au beau milieu du courant, celui qui me tenait glissa sur une pierre. Je profitai du moment et je lui donnai une violente secousse. Il me lâcha et je tombai à l'eau... Je me laissai couler à fond et je nageai vigoureuse-

ment... Ils tenaient à ma société, car, en revenant à la surface pour respirer, je les vis qui couraient le long de la berge. Un d'eux m'aperçut et me mit en joue... Mais une voix, celle du comte, cria : vivant. Il me le faut vivant ! Je crois bien qu'ils auraient fini par me rattraper, lorsque les dragons chargèrent dans la prairie. Pris entre la rivière et les sabres de vos cavaliers, mes gaillards ne se sentirent pas à l'aise. Ils sautèrent tous à l'eau, comme des grenouilles, pour passer sur l'autre rive. Pendant ce temps-là, moi, j'abordais. Un brigadier me débarrassa de mes liens avec le tranchant de sa latte. J'étais sauvé. Général, je vous dois une fière chandelle !

DERMONCOURT.

Qui sont ces gens-là?

RENAISON.

Pardieu, l'escorte de Madame. Ils se sont divisés en trois groupes. L'un vous attirait vers Légé, c'était celui qui m'emmenait. L'autre filait sur Saint-Jean-de-Corcoué... Pendant ce temps-là Son Altesse décampait, du côté de Montbert, sous la conduite du damné curé...

DUVAL.

Ah ! Il en est, celui-là ?

RENAISON.

Comme tous les autres.

DUVAL.

Je vais le faire arrêter...

RENAISON.

Gardez-vous en bien. Tout chouan qu'il est, c'est un saint homme et vous exaspéreriez les gars du pays... L'arrestation du curé de Montbert vaudrait mille recrues aux bandes légitimistes...

DUVAL.

Ce sont ces ménagements qui nous perdent. Si l'on fusillait une vingtaine de ces drôles, les autres se tiendraient tranquilles.

DERMONCOURT.

Pour les fusiller, il faudrait commencer par les prendre. Et ils sont insaisissables.

DUVAL.

Nous en tenons un.

RENAISON.

Yan Tréadec? Parce qu'il a été chercher M. Berryer à Nantes et parce qu'il a logé la duchesse de Berry, vous voudriez lui mettre douze balles dans la tête? C'est vif, monsieur le Préfet. Si encore vous l'aviez pris les armes à la main.

DUVAL.

Un insolent!

DERMONCOURT, riant.

Eh! Vous avez la rancune meurtrière!

RENAISON.

Il y a mieux à faire avec lui. Mort, il ne vous servirait à rien. Vivant, il peut nous être utile. Quelle direction comptez-vous donner à vos troupes, général?

DERMONCOURT.

Je vais cantonner le gros de mes soldats à Montbert et pousser des éclaireurs sur Légé et La Bénardière...

RENAISON.

Bien. Pouvez-vous me laisser ici Yan Tréadec, avec un piquet de grenadiers pour le garder?

DERMONCOURT.

Vous voulez rester dans cette maison ?

RENAISON.

Oui.

DERMONCOURT.

Pourquoi ?

RENAISON.

Pour y établir une souricière. Ou je me trompe fort, ou les amis de Yan vont envoyer savoir ce qu'il est devenu. S'ils se présentent en force, je leur cède la place. S'ils arrivent en petit nombre, je les observe et je les prends.

DUVAL.

Vous voulez jouer au plus fin avec ces gaillards-là, monsieur? Ce n'est pas prudent !

RENAISON.

On ne m'a pas envoyé ici pour l'être.

DERMONCOURT.

A votre aise. Je vais vous laisser un sergent et douze hommes. J'emmène le reste...

RENAISON.

Non. Emmenez tout le monde, même Yan Tréadec... Nous avons autour de nous partout des yeux qui regardent. Chaque maison recèle un espion, chaque buisson un éclaireur... Vous ne serez pas à cent pas d'ici que déjà nos ennemis seront prévenus de votre départ... Ayez l'air de vous en aller, bien tranquillement... A la nuit close, envoyez-moi vos hommes et mon prisonnier. Il y a, en arrivant, une grange... Qu'ils s'y enferment... Je me charge du reste...

DERMONCOURT.

En tout cas, je serai à votre portée. et si on vous attaque, j'arrive.

RENAISON.

Voilà qui est entendu.

DERMONCOURT, ouvre la porte et fait un signe. Un officier paraît.

Donnez des ordres pour le rassemblement et le départ.

L'officier s'éloigne. Roulement de tambour et sonnerie. Les officiers d'ordonnance du général entrent.

SCÈNE V

Les Mêmes, HÉLÈNE.

DERMONCOURT.

Nous partons, madame... J'ai donné des instructions pour que tout ce qui a été réquisitionné chez vous, soit payé...

HÉLÈNE, hautaine.

Vous vous piquez d'honneur, général.

DERMONCOURT, souriant.

Allons, madame, je renonce à vous convaincre que nous ne sommes pas des brigands...

DUVAL.

Recevez, madame, nos excuses pour le trouble que nous vous avons causé.

HÉLÈNE.

Rendez-vous la liberté à mon mari ?

DUVAL.

Je vais, dans son intérêt, le soustraire à des contacts compromettants... Vous-même soyez raisonna-

ble... Ne vous mêlez pas d'intrigues politiques... Et prochainement vous reverrez M. Tréadec.

Il salue et sort.

DERMONCOURT.

Allons, messieurs !

Ils sortent en saluant Hélène. Tambours et clairons dans la coulisse.

SCÈNE VI

HÉLÈNE, seule, puis L'ABBÉ.

HÉLÈNE, seule, à la fenêtre.

Ils montent à cheval... l'espion est avec eux... C'est lui qui garde Yan... Ils partent... (Les tambours et les clairons s'éloignent.) C'est toute une armée... Comment nos gars oseraient-ils attaquer des troupes si nombreuses? Et s'ils attaquent, qui sait, si dans la mêlée, une balle égarée, n'ira pas frapper celui qu'ils veulent sauver ?... Il faudrait les prévenir.

L'ABBÉ, entrant par la gauche.

Inutile, ma sœur... j'étais là...

HÉLÈNE.

Quoi ! l'abbé, vous avez osé ?...

L'ABBÉ, riant.

Eh ! les chouans, cela passe partout... Et puis, que risquè-je ? Je suis un homme pacifique !

HÉLÈNE.

Ils vous appellent le damné curé, et veulent vous arrêter.

L'ABBÉ.

Ils le veulent, bon, mais ils ne le peuvent pas ! Quant à être damné... je m'en arrangerai avec le bon Dieu ! Et où vont-ils, pour l'instant, tous ces féroces guerriers ?...

HÉLÈNE.

A Montbert. Du moins, ils l'ont dit.

L'ABBÉ.

Oh ! Voilà qui ne me plaît guère ! Pourvu qu'ils n'aillent pas à la cure ! Ils effraieraient la vieille Marianne. Et j'aurais de nouveaux reproches à subir... Ah ! ma sœur, ma servante est une philippiste enragée... C'est une calamité pour moi !

HÉLÈNE.

Que vont faire nos amis, l'abbé ?

L'ABBÉ.

C'est M. de Kerléan qui commande. Il a pour préoccupation principale de couvrir la Bélinière où est Madame en ce moment, et où M. Berryer doit être bien près d'arriver, sous la conduite de Béric... Nous autres, nous sommes chargés du soin de délivrer Yan... Il a paru hasardeux de l'enlever au milieu d'une troupe si nombreuse... Nous guetterons l'occasion !... En tout cas nous ne le laisserons pas conduire à Nantes, dussions-nous y périr tous.

HÉLÈNE.

Et moi que dois-je faire, l'abbé ?

L'ABBÉ.

Suivre les instructions de Yan.

HÉLÈNE.

Rester ici, alors ?

L'ABBÉ.

Rester ici. Vous y êtes en sûreté.

L'obscurité vient.

HÉLÈNE.

En êtes-vous sûr, l'abbé ?

L'ABBÉ.

Qu'est-ce que vous pouvez craindre ? Devenez-vous peureuse, vous, la femme énergique ? Tous nos amis sont répandus autour de la ferme. Vous ne les verrez pas, mais ils sont présents... Est-ce que cela ne vous rassure pas?

HÉLÈNE.

Si, en effet, cela devrait me rassurer... Mais pourquoi ne demeurez-vous pas, vous, l'abbé ? J'aimerais vous avoir près de moi...

L'ABBÉ.

Oh ! Hélène, Hélène. Voyons, c'est de l'enfantillage... Vous avez Mâho et Tiphaine...

HÉLÈNE.

L'abbé, restez ici, ce soir.

L'ABBÉ.

Et qui délivrera mon frère ? Songez-vous que votre mari est aux mains des Rouges.

HÉLÈNE.

Vous avez raison, je suis folle... Allez, mon cher abbé. Et ne vous compromettez pas.

L'ABBÉ.

Pour Yan? Ah ! ma sœur, je vous le dis : je crains le mal, je suis attaché à mon devoir, mais, pour Yan, je commettrais des péchés mortels... Voilà !... Bonsoir, ma sœur, je m'en vais par la cuisine, j'y ai laissé mon fusil.

Il sort.

SCÈNE VII

HÉLÈNE, TIPHAINE.

HÉLÈNE.

Qu'ai-je donc? Je suis oppressée, depuis un instant, comme si j'étais sous le coup d'une menace...

TIPHAINE, *entrant avec un haut chandelier qu'elle pose sur la table.*

M. le curé est parti, Madame... Que dois-je faire?...

HÉLÈNE.

Fermez tout au rez-de-chaussée. Tiphaine... Que la maison soit bien close... Et dites à Mâho d'aller aux écuries et d'y veiller...

Tiphaine ferme les volets de la porte du fond et va pour fermer ceux de la fenêtre.

HÉLÈNE.

Laissez, Tiphaine, je fermerai ceux-là moi-même avant de monter.

TIPHAINE.

Bonsoir, Madame.

Elle sort par la gauche.

SCÈNE VIII

HÉLÈNE, puis RENAISON.

HÉLÈNE, *elle s'approche de la fenêtre.*

Tous nos amis sont là, a dit l'abbé... Tous... Lui

aussi... Il respire, comme moi, cet air doux, qui monte des prairies, embaumé de l'odeur des herbes fanées... Depuis deux ans, c'est la première fois que mon cœur bat plus vite, que ma pensée se ranime, comme si j'aimais encore... (Quittant la fenêtre.) Ah ! ces pensées sont mauvaises... je m'égare... (Elle descend vers la table.) Et lorsque Yan est en danger... Suis-je donc ingrate et lâche? (La porte de droite s'ouvre.) Est-ce vous, Mâho? (Renaison paraît et du seuil le doigt sur la bouche lui fait signe de se taire.) Mon Dieu!

RENAISON.

N'appelez pas, personne ne viendrait. Vos serviteurs sont sous la garde de mes gens... Votre mari est là, nous sommes en force... Et toute agression lui coûterait la vie.

HÉLÈNE.

Prétendez-vous donc rester ici?

RENAISON.

Oui, Madame, jusqu'à demain matin.

HÉLÈNE.

Et pourquoi? Vos troupes et leurs chefs sont partis...

RENAISON.

Pour me laisser libre d'agir à ma guise... Tout à l'heure, le curé de Montbert est sorti... J'aurais pu l'arrêter... Je ne l'ai pas fait... Il faut qu'il donne de la sécurité aux autres... Ils viendront et j'apprendrai beaucoup de choses.

HÉLÈNE.

Misérable!

RENAISON.

Bon! Dites ce que vous avez sur le cœur... Cela soulage.

HÉLÈNE.

Espérez-vous ma complicité pour vos basses besognes?

RENAISON.

Je ne vous cacherai pas que j'y compte. J'ai tendu mon piège ici et vous en êtes l'appât...

HÉLÈNE.

Vous perdez le sens. Qui voulez-vous qui vienne?

RENAISON.

Nous verrons bien. S'il ne vient personne j'aurai fait buisson creux... Cela m'arrive, comme à tous les chasseurs. Mais si je tombe sur une grosse pièce... me voilà bientôt dédommagé.

HÉLÈNE.

Vous n'avez pas, je suppose, la prétention de m'imposer votre présence?

RENAISON.

Je serais désolé de vous déplaire.

HÉLÈNE.

Alors, sortez.

RENAISON.

Vous me demandez des choses impossibles.

HÉLÈNE.

C'est donc moi qui vous cède la place.

RENAISON.

Madame, à votre guise.

Elle lui jette un regard de mépris et sort.

SCÈNE IX

RENAISON, puis UN SERGENT.

RENAISON.

Charmante femme, très fière! Je suis fâché de lui faire de la peine, mais le devoir avant tout...

LE SERGENT, *entrant par la droite, à voix basse.*

Il y a un particulier, qui vient d'entrer dans l'herbage, en passant à travers la haie... Que faut-il faire?

RENAISON.

Eteindre la lumière d'abord. (*Il l'éteint.*) Ensuite la consigne est invariable. Laisser entrer et, pour le reste, attendre mes ordres... Vos hommes sont bien cachés?

LE SERGENT.

Il faudra venir les regarder sous la moustache pour les trouver.

RENAISON.

En communication avec vous?

LE SERGENT.

A portée de la voix...

RENAISON.

Bien. Pas un mot, pas un geste, avant que je commande. Allez.

Le sergent sort.

SCÈNE X

RENAISON, puis LOUIS DE KERLÉAN.

RENAISON, allant à la fenêtre. Clair de lune.

Est-ce le curé de Montbert qui revient? Non... C'est un paysan... Il n'est pas armé... Si, une paire de pistolets à sa ceinture... Sous l'ombre de son grand chapeau, je vois mal son visage, mais sa démarche souple et légère n'est pas celle d'un... (Il prépare ses pistolets tout en parlant.) Oh! (Il se retire.) Louis de Kerléan... Que cherche-t-il ici?...

Il gagne la porte de droite et sort sans bruit. Au bout d'un instant, au bord de la fenêtre, la tête de Louis paraît, il regarde dans la chambre éclairée par la lune, ne voit rien, se dresse, enjambe la fenêtre et entre.

LOUIS.

C'était là qu'était la lumière.

Il s'oriente et va doucement vers l'escalier, le monte, va vers la porte, s'apprête à ouvrir.

Hélène, qui a entendu du bruit, ouvre la porte par laquelle aussitôt la lumière de la pièce voisine entre et éclaire le visage de Louis. Elle pousse un cri étouffé.

HÉLÈNE.

Dieu! (Elle referme vivement la porte, la scène n'est plus éclairée que par la lune.) Que cherchez-vous ici, malheureux?

LOUIS.

Vous.

Ils descendent l'escalier et viennent en scène.

HÉLÈNE.

C'est la mort que vous trouverez sûrement. La

maison est pleine de soldats aux aguets... Ils vous ont vu entrer, sans doute, et déjà ils s'apprêtent à vous frapper.

LOUIS.

Que m'importe! Je vous vois... je vous parle... Je suis heureux!

HÉLÈNE.

Vous êtes fou. Partez, à l'instant même... C'est votre seule chance d'être sauvé.

LOUIS.

Je ne veux pas être sauvé, s'il faut que je vous quitte... Je suis près de vous, je vous aime... Je suis heureux!

HÉLÈNE.

Oubliez-vous que je suis la femme de Yan Tréadec?

LOUIS.

Je me souviens que vous êtes l'adorée de Louis de Kerléan.

HÉLÈNE.

Je vous dis que des hommes sont là, apostés, qu'ils vont paraître et vous tuer.

LOUIS.

Eh bien! Qu'ils me tuent. Quel prix a ma vie, si vous ne m'aimez plus? Ils me procureront la joie suprême, et que je n'espérais pas, de mourir à vos genoux.

HÉLÈNE.

Louis! Je vous en supplie... par grâce... si vous m'aimez, partez sur-le-champ... Ne faites pas peser sur moi le remords d'être cause de ce qui peut vous arriver de mal!

LOUIS.

Hélène, si ces hommes savent que je suis ici, mon sort est fixé... S'ils n'ont pas encore paru, c'est qu'ils ne veulent pas m'attaquer dans cette maison, mais quand j'en sortirai, car ils auront plus facilement raison de moi... Ne me disputez donc pas les instants que je puis passer près de vous, puisque je suis décidé à les payer de ma vie.

HÉLÈNE.

Mais vous me perdez ! Yan est ici, gardé par ces mêmes hommes. Il saura que vous êtes venu... Et cela, je ne le veux pas !

LOUIS.

L'aimez-vous donc ? Oh ! Dieu ! Mon frère me l'avait laissé soupçonner, en me disant que vous ne vouliez pas vous retrouver en ma présence... L'aimez-vous ? Dites... Un seul mot : oui, et je pars. Vous êtes débarrassée de moi.

Il fait un pas vers la porte.

HÉLÈNE.

Louis ! Où allez-vous, malheureux ! C'est la mort !

LOUIS, revenant.

Oh ! Vous m'aimez donc toujours ?

Elle tombe assise, il vient s'agenouiller près d'elle, elle se relève.

HÉLÈNE.

Mon Dieu ! quelle torture ! Oh ! vous voyez bien que c'est seulement pour vous empêcher de vous perdre que je vous retiens...

LOUIS.

Oui, mais vous me retenez ! C'est là seulement ce que je vois et ce que je comprends... Et ce que vous

croyez être de la pitié n'est que votre ancien amour... Vous n'avez pas pu m'oublier si vite... Oh! Je vous aimais, moi, vous le savez, jusqu'à braver mon frère, jusqu'à lui désobéir, jusqu'à sacrifier l'avenir qu'il m'avait préparé avec tant de soin, et tout cela pour vivre simple à vos côtés, dans un coin perdu, mais dans la douceur de votre tendresse et, sans regrets, heureux de vous voir vivre, de vous sourire et de vous adorer... Est-ce que vous avez perdu le souvenir de tout cela? Non! C'est impossible! Et ce passé que vous avez cru mort, il suffit d'un mot pour le ranimer... Vous le voyez bien, puisque maintenant, vous ne me chassez plus, puisque si la mort vient, tout à l'heure, nous aurons eu, avant, les pures délices de nous sentir revivre et aimer!

HÉLÈNE, se dégageant.

Non! Vous vous trompez. Rêves que tout cela!... Rien ne peut plus nous être commun, tout nous sépare. Il faut que je vous écarte de moi. C'est mon devoir et enfin ma volonté.

LOUIS.

Volonté d'un soir ou d'une heure!... Hélène, l'avenir est-il à nous? Dans le danger que nous courons tous, n'est-ce pas folie de maîtriser son désir, et de se disputer à soi-même une minute de bonheur? Où serons-nous demain? Serons-nous, seulement? Poignée d'hommes, bataillon fidèle, noyés au milieu d'une armée, quelle chance avons-nous de survivre à notre aventure? Aucune. Tous nous avons fait le sacrifice de notre vie, avant de venir combattre pour notre foi. Et lorsque nous avons fait abandon de tout, vous voulez me repousser au nom de je ne sais quels principes! La voilà, Hélène, la folie! Nous sommes peut-être à une heure de notre fin.

La fusillade nous attend, pendant la bataille, et l'échafaud après, si les balles nous ont épargnés, car nous sommes des hors la loi. Tout dans notre conduite est d'exception. Et vous venez me parler de barrières morales... Quelle duperie!... Je suis un condamné à mort, qui a une joie suprême à sa portée, qui y aspire, qui supplie qu'on la lui donne et qui ne comprend pas qu'on soit si barbare inutilement, quand la catastrophe prochaine assure le secret, et que le dernier soupir viendra presque en même temps que le dernier baiser.

HÉLÈNE.

Mais le crime, si nul ne sait que je l'ai commis, moi, j'en connaîtrai la honte! Jamais!

LOUIS.

Jamais?... Adieu donc, Hélène.

Il va vers la porte du fond.

HÉLÈNE, avec un mouvement pour l'arrêter.

Louis! Où allez-vous? Je vous dis que vos ennemis sont là, embusqués. . Quelle joie éprouvez-vous à me torturer? Au moins laissez-moi vous conduire. J'essaierai de vous sauver...

LOUIS.

Me sauver? A quoi bon vivre si vous ne m'aimez plus. Je vais au devant de la mort. C'est vous qui m'aurez tué.

HÉLÈNE.

Oh! vous me priiez tout à l'heure! Faut-il donc que je vous prie à mon tour? Serez-vous si cruel de vouloir me mettre dans l'obligation de me perdre pour vous sauver? Etrange amour qui ne respecte pas, et qui refuse tout ce qu'on lui demande! Dois-je me mettre à genoux pour obtenir de vous un peu

de générosité? Pour un caprice, pour un rêve effacé ne faites pas couler de sang. et quel sang? Le vôtre! Si précieux à votre frère, si cher à moi!... Vous me demandiez, à l'instant, si je vous aimais encore? Voulez-vous m'obéir, et je vous dirai tout ce qu'il y a dans mon cœur.

LOUIS, allant à elle.

Hélène!

HÉLÈNE, l'arrêtant du geste.

Oh! ne m'approchez pas, si vous voulez que je parle. Oui, je vous aime encore, et je n'ai jamais aimé que vous, parce que pour moi vous étiez le plus désintéressé des êtres, parce que je comptais sur vous sans réserve, parce que je croyais que, sur un mot de moi, vous seriez prêt aux plus grands sacrifices... Oh! Louis, voulez-vous donc que j'aie ce déchirement de vous voir revenir, non pas pour me rendre toutes mes joies, mais pour m'arracher toutes croyances?... Faudra-t-il que si j'ai la douleur de vous perdre une seconde fois, je n'aie pas, ainsi que la première, cette douceur de vous conserver dans ma mémoire, comme le modèle de la bonté, de la grandeur et du dévouement?

LOUIS.

Ne dites pas un mot de plus! Vous me faites rougir de honte! Voilà donc comme vous m'aimiez, Hélène? Oh! votre tendresse était plus forte, plus noble et plus pure que la mienne. Je vous ai offensée... Pardonnez-moi. Je suis prêt à vous obéir!

HÉLÈNE.

Oh! Louis! que vous me faites heureuse... C'est vous, mon bien-aimé, je vous retrouve tel que je vous adorais. Je ne crains plus rien de vous! Tenez! Approchez... Ah! Dans vos bras même, je me sens protégée et défendue.

LOUIS.

Ah! que je vous aime! Que je vous aime!

HÉLÈNE.

Moi aussi, je vous aime! Et quelle joie de pouvoir vous le dire! Mais vous allez être soumis et faire tout ce que je vous commanderai... Oui, partir... Il le faut, je le veux... Ah! c'est cela surtout que je veux... Si vous mouriez, maintenant, que deviendrais-je?

LOUIS.

Soit! Je vous obéirai...

HÉLÈNE.

Je connais un passage, le seul peut-être qui ne soit pas gardé... Je vais vous guider...

LOUIS.

Mais s'il y a du danger?

HÉLÈNE.

Nous le courrons ensemble... Et frappés, au moins, nous le serons tous deux. Ingrat, vous me reprochiez de me disputer à vous dans la vie, et je me donne à vous dans la mort!

LOUIS.

Hélène, si je survis, jurez-moi que je vous reverrai, avant le combat décisif?

HÉLÈNE.

Oui, je vous le jure, mais venez, le temps s'écoule... Oh! je ne respirerai que quand vous serez hors d'ici.

LOUIS.

Allons!

Ils sortent par la gauche.

SCÈNE XI

RENAISON, puis LE SERGENT.

RENAISON, entrant par la porte de droite.

Elle l'emmène, c'est bien... (Le sergent parait.) Vous avez rassemblé tous vos hommes? Le chemin est libre?

LE SERGENT.

Tous mes hommes sont rassemblés près du moulin. On peut sortir d'ici en toute liberté.

RENAISON.

Bien. Amenez-moi Yan Tréadec. Puis, avec votre troupe, regagnez le quartier général. Je n'ai plus besoin de vous.

Il rallume le chandelier à la cheminée.

LE SERGENT.

Vous resterez seul ici?

RENAISON.

Seul, non, puisque j'y serai avec le prisonnier... Allez.

LE SERGENT, à part.

Chacun pour sa peau. S'il a envie de se faire fusiller, c'est son affaire!

Il sort par le fond.

SCÈNE XII

RENAISON, YAN.

Renaison s'assied près de la table et attend. Au bout d'un instant très court, Yan paraît, accompagné par le sergent. Celui-ci fait le salut militaire et se retire.

YAN.

Vous avez à me parler, monsieur?

RENAISON.

Oui, monsieur Tréadec, et pour vous donner une bonne nouvelle : vous êtes libre...

YAN.

Oh ! mon innocence a été reconnue, et vous avez reçu l'ordre de me relâcher.

RENAISON.

Je n'ai point reçu l'ordre de vous relâcher. J'avais carte blanche, et je vous relâche de moi-même. Votre innocence n'a pas été reconnue par une bonne raison, c'est que vous êtes coupable.

YAN.

Alors, monsieur, je ne vous comprends pas.

Il s'assied en face de Renaison.

RENAISON.

Je vais me faire comprendre. A compter de cet instant, monsieur Tréadec, je ne vous considère plus comme un ennemi. Vous ne pouvez plus l'être. Il serait donc illogique à moi de vous retenir, de vous molester, de vous faire endurer enfin un tourment quelconque. C'est pourquoi je vous donne la clef des

champs, avec le droit d'en user comme bon vous semblera.

YAN.

Monsieur, tout ce que vous me dites là fort clair, quant aux faits, me paraît de plus en plus obscur quant aux motifs. Vous ne me considérez plus comme un ennemi, prétendez-vous. Et pourquoi ?

RENAISON.

Parce qu'il est impossible, monsieur, qu'on soit l'ennemi de tout le monde, parce qu'il n'est pas juste que, placé entre deux partis, on soit traité, également mal par l'un et par l'autre, et que traqué par les Rouges, comme vous appelez ceux que je sers, on soit en même temps trahi par les Blancs, comme nous appelons ceux que vous défendez.

YAN, **se levant.**

Trahi par les Blancs?... Moi ?

RENAISON, **se levant aussi.**

Il y a bien des manières d'être trahi. Et les trahisons militaires ou politiques sont bien peu de chose auprès des trahisons personnelles et intimes.

YAN.

Monsieur, que prétendez-vous dire ?

RENAISON.

Je prétends dire, monsieur Tréadec, que ce sont toujours les plus loyaux et les plus dévoués que l'on prend pour dupes et que c'est grand'pitié de voir un honnête homme tel que vous, sacrifier sa fortune, sa liberté, sa vie, à des gens qui ne respectent même pas son honneur !

YAN, **avec force.**

Oh ! Prenez garde ! En me parlant ainsi vous jouez

votre vie! Vous n'oseriez pas me tenir un pareil langage, si vous n'étiez pas protégé par vos soldats!

RENAISON.

Nous sommes seuls. Voyez, je les ai renvoyés.

YAN.

Oh! alors il faut que vous soyez bien sûr de ce que vous dites!

RENAISON.

J'en suis sûr. Et je vous en donnerai la preuve. Pendant que vous travaillez à faire triompher sa cause, Madame amène ses muguets de cour dans votre maison. C'est une princesse romanesque et frivole. Elle mêle le sentiment à la politique. On fait de la rébellion, mais il est piquant de l'égayer d'un peu d'amour... Voilà ce brave Tréadec qui risque douze balles dans le ventre pour nous aider à triompher... Mais il a une jolie femme. Si on lui faisait la cour?... Et la princesse de rire... Et les jeunes nobles de coqueter... Il faut bien faire quelque chose pour ces manants qui vont se faire tuer comme des gentilshommes!

YAN.

Le nom! Le nom du misérable?

RENAISON.

Ah! monsieur Tréadec, que me demandez-vous là? Vous saurez bien le découvrir vous-même. Il était ici, il n'y a pas un quart d'heure... Et je crois bien que votre femme est allée le reconduire...

YAN.

Hélène! Hélène! Trahi par elle! Oh! si c'était vrai! Si ces infâmes ont à ce point abusé de moi, si je n'ai été qu'un jouet pour eux.

RENAISON.

Que feriez-vous?

YAN.

Oh! Je me vengerai, et d'une façon terrible!

RENAISON.

Alors, si je vous les montre, dans les bras l'un de l'autre?

YAN.

Vous me demanderez après ce que vous voudrez. Fût-ce ma vie...

RENAISON.

C'est bien. L'instant venu je vous rappellerai votre engagement.

SCENE XIII

Les Mêmes, HÉLÈNE, MAHO, L'ABBÉ, LE COMTE, KERSABIEC, BÉVANHO, Paysans armés.

MAHO, sur le seuil appelant.

Le maître est là! Par ici les gars!

LE COMTE, courant à Yan.

Yan!

L'ABBÉ, entrant avec Hélène.

Sain et sauf. Loué soit Dieu!

LE COMTE, montrant Renaison.

Emparez-vous de cet homme.

LES PAYSANS.

A mort, l'espion! à mort!

YAN.

Que personne ne le touche ! C'est à lui que je dois d'être libre. Je lui ai engagé ma parole qu'il sortirait d'ici comme et quand il lui plairait.

L'ABBÉ.

Mais, mon frère...

LE COMTE.

Yan, y pensez-vous. Il sait nos secrets, il nous connaît tous...

YAN, *amèrement.*

Il sait nos secrets, oui !

LE COMTE.

Et vous voulez l'épargner ?

YAN.

Je le veux ! Je suis ici, chez moi, et il est mon hôte.

LE COMTE.

Mais je puis ordonner...

YAN.

Personne ne commande, sous mon toit, que moi-même ! (*Aux paysans armés et à Mâho.*) Va, Mâho, emmène-les. (*A Renaison.*) Lequel est-ce ?

RENAISON.

Aucun d'eux.

YAN.

M'aurais-tu trompé, misérable ?

RENAISON.

Vous le verrez bien !

Rideau.

ACTE TROISIÈME

Un salon chez M. de Kersabiec, style Louis XV, lustre, canapé, console en bois doré, clavecin au fond entre les deux croisées. Portes à droite et à gauche au second plan, petite porte au premier plan à gauche. — Cheminée entre les deux portes à gauche. Table à jeu au premier plan à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME, MADEMOISELLE DE KERSABIEC, HÉLÈNE, LE COMTE, L'ABBÉ, MAYNARD, LOUIS, BERRYER, BÉVANHO, DEUTZ.

Au lever du rideau, Madame, l'abbé, Berryer, Maynard jouent au reversi.

MADAME, à la table de jeu.

L'abbé, vous venez de faire une école qui va vous coûter cher.

L'ABBÉ.

Ah! Votre Altesse, ne m'en parlez pas; j'aurais pu passer mon valet...

MADAME.

Aussi, je fais quinola... Monsieur Berryer, nous avons gagné.

BERRYER.

Votre Altesse est toujours bien inspirée.

MADAME.

Ce n'est pas l'opinion de ma famille... Ma sœur, la Reine d'Espagne prétend que je n'arriverai jamais à rien, parce que je suis folle... Du moins, ce sont les journaux qui le racontent.

LE COMTE.

Alors, il n'en faut rien croire.

MADAME.

Comment? En 1832, sous le règne de notre cher oncle, un prince vertueux, la presse ne mériterait pas toute confiance? Que sera-ce plus tard?

L'ABBÉ.

On n'ose pas y penser!

MADAME. Elle se lève.

Rangez les cartes, l'abbé... Notre partie de reversi ne doit pas amuser follement ces dames... Occupons-nous de les distraire... Venez près de moi, ma petite Tréadec... Egayez ce joli visage. Est-ce parce que votre mari n'est pas là que vous êtes triste?

HÉLÈNE.

Madame, s'il est absent, c'est pour le service de Votre Altesse, je n'ai donc rien à regretter.

MADAME.

Allons! Vous êtes charmante, et vous me donnez l'illusion que j'ai encore du pouvoir, que je suis une vraie princesse, ayant une vraie cour... Voilà pourtant la première fois, depuis notre départ d'Italie, que nous nous réunissons, à peu près tranquillement, dans un salon et que nous y passons la soirée. Encore

cette soirée ne sera-t-elle pas de longue durée, puisque, suivant la règle de prudence que nous avons adoptée, je ne dois jamais coucher deux nuits de suite dans le même lit, comme je ne sais quel tyran de l'antiquité.

BERRYER.

Denys, Madame... Il avait trois cents chambres dans son palais.

MADAME.

C'est un palais et trois cents chambres de plus que moi... Monsieur de Maynard... Avez-vous lu les journaux de Paris aujourd'hui ?

MAYNARD.

Oui, Madame.

MADAME.

Y a-t-il du nouveau ?

MAYNARD.

Des émeutes.

MADAME.

Ah ! Ils se remuent donc, à la fin, ces Républicains ?

BERRYER.

Ils se remuent, mais le Gouvernement les secoue.

L'ABBÉ.

Le « Journal des Débats » annonce officiellement l'arrivée de Votre Altesse en Vendée...

MADAME.

Tant de perspicacité m'étonne...

L'ABBÉ.

Voici comme on en aurait été informé. Un jeune paysan aurait été arrêté sur la route de Nantes, por-

teur d'un panier. Ce panier, visité par la police aurait recélé une amazone et des plumes blanches.

MADAME.

Heureuse réminiscence d'Henri IV.

L'ABBÉ.

L'administration en aurait conclu que le costume de cheval et les panaches vous étaient destinés. De là, affirmation de votre présence.

MADAME.

C'est d'une niaiserie qui désarme.

MAYNARD.

Mais voici qui est plus sérieux. Un agent secret aurait offert de vous livrer, moyennant une grosse somme d'argent... cinq cent mille francs.

MADAME.

C'est pour rien!... Que ne vient-il me trouver? Je lui promettrais le double...

MAYNARD.

Ce serait un des hommes qui approchent le plus habituellement Votre Altesse.

MADAME.

Eh bien! Messieurs, voici qui est flatteur pour mon parti. Est-ce vous, monsieur Berryer? Ou vous, comte de Kerléan. Où est le traître? Ne serait-ce pas Bévanho ou Kersabiec? A moins que ce ne soit toi, mon bon Deutz.

DEUTZ, *tressaillant.*

Moi, Madame?... Votre Altesse veut rire...

MADAME.

Oui, je veux rire... comme dit Figaro, pour n'être pas obligée d'en pleurer... Je n'ai pour toute force

que ma confiance en quelques compagnons fidèles, et cette confiance, on essaie de l'ébranler... Que deviendrai-je, messieurs, si je suis obligée de vous suspecter, si je ne dois plus m'abandonner tranquillement à votre vigilance et à votre bravoure ? Vile besogne que celle que l'on accomplit là, en jetant entre nous ces ferments de soupçons et d'inquiétudes, et bien digne de ceux qui ont soudoyé le peuple de Paris pour le lancer contre la légitimité. Puis, la besogne faite, le sang versé, les lys abattus, ont escamoté le pouvoir, et mis le fils de Philippe-Egalité sur le trône, d'où venait d'être renversé le frère de Louis XVI.

BÉVANHO.

L'éternelle intrigue des d'Orléans !

LE COMTE.

L'incurable envie des cadets contre les aînés !

BERRYER.

La tristesse du lambel ! Oh ! le lambel ! Il a enfin disparu des armes !

MADAME.

Comme la fidélité du cœur. Mais ne gâtons pas cette soirée par des pensées tristes... Maynard, c'est votre faute Messieurs, je ne doute point de vous, et toi, Deutz, je ne ferai pas à M. le Maréchal de Bourmont qui t'a accrédité auprès de moi, l'injure de penser que tu puisses me trahir...

DEUTZ.

Votre Altesse me comble... Elle sait que je mourrais avec fierté pour son service...

MADAME.

On ne t'en demande pas tant... Acquitte-toi avec

diligence des messages qu'on te confie, et tout sera bien ! Quelle heure est-il ?

MADEMOISELLE DE KERSABIEC.

Neuf heures, Madame.

MADAME.

Eh bien ! nous avons encore une heure avant le conseil. Si vous nous faisiez un peu de musique, Bévanho? Chantez-nous quelque vieille chanson vendéenne. Kersabiec vous accompagnera sur sa flûte.

BÉVANHO.

Et l'une de ces dames, peut-être, sur le clavecin ?

HÉLÈNE, se levant.

Volontiers, si c'est agréable à Son Altesse.

LE COMTE, à Bévanho.

Chantez la chanson de Charette. Notre père, qui l'avait dite tant de fois au bivac de Lescure et de La Rochejaquelein, nous la fredonnait encore dans sa vieillesse. Elle a salué bien des victoires. Puisse-t-elle en annoncer une nouvelle.

L'ABBÉ.

Ainsi soit-il !

MADAME.

Eh bien ! l'Abbé, reprendrez-vous le refrain ?

L'ABBÉ.

Excusez-moi, Madame, je ne sais chanter que la messe.

Prélude de clavecin et de flûte.

Chanson de Charette.

I

Monsieur d'Charette a dit à ceux d'Ancenis :
Mes amis,

Le roi va ramener les fleurs de lys

Prends ton fusil, Grégoire.
Prends ta gourde pour boire,
Prends ta Vierge d'ivoire,
Nos messieurs sont partis
Pour chasser la perdrix.

II

Monsieur d'Charette a dit à ceux de Montfort:
Frappez fort,
Le drapeau blanc défend contre la mort.

Prends ton fusil, Grégoire, etc...

III

Monsieur d'Charette a dit à ceux de Conflans:
En avant,
Ralliez-vous à mon panache blanc.

Prends ton fusil, Grégoire, etc...

Applaudissements des assistants.

MADAME.

Ah! La Bretagne, héroïque et fidèle! Espérons, messieurs, que sa fidélité et son héroïsme ne se seront point envolés de son cœur, légers comme cette chanson.

LE COMTE.

Non, Madame, car voilà deux ans que je la parcours, proscrit et sous le coup d'une condamnation à mort, compromettant pour ceux qui m'accueillaient et me soutenaient, pas une fois je n'ai demandé asile et protection sans voir la porte s'ouvrir pour me recevoir et le fusil se décrocher pour me défendre.

L'ABBÉ.

Je ferai à mon tour remarquer à Votre Altesse que, depuis deux ans, jamais dans nos églises, nous n'avons chanté le Te Deum en l'honneur de Louis-Philippe et que, depuis l'occupation d'Ancône, nous le vouons à l'exécration publique.

MADAME.

L'abbé, la prochaine fois que j'écrirai à Notre-Saint-Père, je lui signalerai votre zèle. Vous fumez et vous chassez, m'a-t-on dit? Ce n'est pas très canonique... Je vous ferai attribuer des indulgences particulières.

L'ABBÉ, riant.

Oh! Votre Altesse se moque de moi!

MADAME.

L'abbé, je ne me moque jamais de personne. Quelque rang que l'on occupe, il est peu aisé de s'y bien tenir : je ne sais pas si c'est facile d'être un bon curé, mais c'est bien difficile d'être une passable princesse. Maynard, pour finir la soirée, et avant l'arrivée des gens graves, faites-moi danser...

MAYNARD.

Quoi! Votre Altesse veut?

MADAME.

Danser. Oui, Maynard : vous êtes mon chevalier d'honneur, exécutez-vous... Allons, Monsieur de Kersabiec une contre-danse ou une allemande... Eulalie, faites-moi vis-à-vis... C'est peut-être la dernière occasion que nous en aurons...

MADEMOISELLE DE KERSABIEC.

Aux ordres de Votre Altesse... (Tendant la main à Bévanho). Monsieur de Bévanho.

BÉVANHO.

Et moi, à vos ordres, Mademoiselle.

Danse. — La duchesse donne la main à Maynard, mademoiselle de Kersabiec à Bévanho. — A la fin de la contre-danse, Yan paraît à droite.

SCÈNE II

LES MÊMES, YAN.

YAN, grave.

Madame, je ne voudrais pas me permettre de gêner Votre Altesse dans ses divertissements, mais je dois cependant l'informer qu'on entend les voix et la musique, de la grande route...

MADAME.

Eh bien! Monsieur Tréadec, je ne vois pas que cela ait des airs de conspiration et s'il passe des Rouges par là...

YAN.

Il n'en passe pas, Madame, tous les abords du château sont fortement occupés... Mais il y a là, tout autour, dans la nuit, des gens qui veillent en armes, prêts à combattre et à mourir, et qui trouvent peut-être qu'on chante et que l'on danse beaucoup ici.

Mouvement de tous.

LE COMTE.

Yan!

MADAME.

Laissez-le dire. Il a raison. J'aime sa franchise. Ah! voyez-vous, Monsieur Tréadec, c'est ce qu'on me reprochera toujours : je suis un peu légère, un peu

frivole et je crois bien que, même au milieu du danger, il serait impossible de m'empêcher de rire. Prenez-moi donc comme je suis, mes braves, mes fidèles, et ne m'en veuillez pas, si je mêle une note de gaîté à votre sérieux... Mon Dieu, comme j'attacherais, au moment du combat, un petit bouquet de fleurs aux cocardes de vos grands chapeaux. Vous me trouverez grave, quand ce sera utile, et résolue jusqu'à la mort, s'il le faut. Et encore, à ce moment-là, quand tout sera décidé, et qu'il n'y aura plus qu'à montrer qu'on est d'une bonne race, eh bien ! je ne jure pas que je ne trouverai pas encore moyen d'avoir un petit sourire, même s'il n'y a plus que le bon Dieu pour me le reprocher.

BERRYER.

Ah ! Madame ! Comment ne pas vous admirer ! Vous avez un cœur de héros !

MADAME.

Alors, dites comme les Hongrois à mon aïeule Marie-Thérèse : « Mourons, pour notre roi Marie-Caroline. »

LE COMTE.

Madame, il y en a beaucoup qui le diront. Mais j'en connais quelques-uns qui sont prêts à le faire !..

Bévanho et Louis s'avancent.

MADAME.

Merci. Que veniez-vous nous annoncer, Monsieur Tréadec ?

YAN.

L'arrivée, à nos grands gardes, des chefs que Votre Altesse attend...

MADAME.

Faites-les venir, je vous prie. Deutz, tenez-vous

prêt à partir pour Nantes. Vous ne me reverrez pas ce soir. Bon voyage.

DEUTZ.

Mon plus ardent désir sera de rejoindre Votre Altesse. Où la trouverai-je ?

YAN, coupant la parole à Madame qui va répondre.

On vous le fera savoir, Monsieur.

Deutz, après un regard à Yan, s'incline et sort.

MADAME.

Pourquoi, avez-vous brusqué Deutz, Monsieur Tréadec ?

YAN.

Madame, la figure de cet homme ne me dit rien de bon. Son obséquiosité est basse... Enfin, que vous dirai-je ? Il est renégat... C'est de la pâte d'espion et de traître.

MADAME.

Lui reprochez-vous sa conversion ?

YAN.

Il était Juif, que ne l'est-il resté ? Enfin, je n'ai pas confiance en cet homme. Et depuis la surprise dérnière, où vous avez failli être enlevée chez moi, nous avons décidé que seuls messieurs de Maynard, de Kerléan et moi saurions, le matin, où vous devrez loger le soir. Ainsi nous pourrons répondre de Votre Altesse.

MADAME.

Faites, je m'abandonne à vous...

HÉLÈNE.

Avec l'autorisation de Votre Altesse, nous nous retirerons.

MADAME.

Je ne vous garde pas au conseil. On m'accuse déjà de refaire la guerre des femmes.

MADEMOISELLE DE KERSABIEC.

Il n'est pas bien sûr que les femmes ne feraient pas la guerre aussi bien que les hommes.

Elles sortent.

BERRYER.

Témoin Jeanne d'Arc.

SCÈNE III

LES MÊMES, moins HÉLÈNE et MADEMOISELLE DE KERSABIEC, BOURMONT, TINGUY, GOULAINE, DE LA HAYE.

MADAME.

Bonsoir, Messieurs. Vous êtes exacts. Soyez les bienvenus !

GOULAINE.

Nous mettons nos hommages aux pieds de Votre Altesse.

MADAME.

Monsieur le maréchal, je suis heureux de vous voir. Avec vous, c'est la victoire qui nous arrive.

BOURMONT.

En tous cas, Madame, c'est la fidélité et le dévouement.

MADAME, à Goulaine.

Eh bien ! mon cher marquis, c'est autre chose que les Lundis des Tuileries.

GOULAINE, s'inclinant.

Nous sommes toujours aussi empressés, Madame.

Bourmont cause avec Berryer.

MADAME.

Je vous présente M. Berryer, Messieurs. Il a bien voulu venir de Paris pour nous apporter les conseils de nos amis messieurs de Chateaubriand et Hyde de Neuville.

TINGUY.

Nous connaissons monsieur. Sa réputation l'a précédé dans nos provinces. C'est plus qu'un talent. C'est une puissance.

MADAME.

Monsieur de la Haye, est-ce que nous ne verrons pas le général de Charette ?

DE LA HAYE.

Il n'a pas pu quitter ses troupes, Madame. Mais j'ai ses instructions.

MADAME.

Messieurs, asseyez-vous, je vous prie. (Elle se place sur un fauteuil au second plan à droite. Sur un canapé, au premier plan, s'asseyent Bourmont, Goulaine et Tinguy. — Kersabiec est debout derrière le canapé. — Au fond, le comte et Louis, debout. A gauche, près de la cheminée, l'abbé et Yan.) Ceci est un conseil de guerre. Mais, au nom du ciel, n'y mettons pas de solennité. Beaucoup de franchise. Voilà tout. Monsieur Berryer, dites-nous ce que nos amis de Paris pensent de la situation.

BERRYER.

En toute franchise, puisque Votre Altesse l'ordonne, ils la jugent peu favorable. A leur avis, une tentative dans l'Ouest n'aurait aucune chance de réussir que si un mouvement insurrectionnel se produisait dans le Midi, et si un soulèvement avait lieu à Paris. Dans le Midi, on sait qu'une tentative a été faite, qui n'a pas réussi : depuis, il n'est venu aucune nouvelle. Quant au soulèvement à Paris, un ridicule complot a été préparé par la police et le parti républicain, informé du danger qu'il y aurait à s'y affilier, s'est abstenu. Donc, aucune des deux diversions demandées n'a eu lieu. Restent les provinces de l'Ouest.

MADAME.

Ne sont-elles pas un vaste camp royaliste?

BERRYER.

Tant qu'elles sont au repos, on peut en conserver l'illusion; mais, si elles courent aux armes, on aura l'occasion de compter vos partisans. On craint qu'ils soient peu nombreux.

MADAME.

Vous entendez, Messieurs?

TINGUY.

De Paris, ces messieurs jugent mal les choses; mais nous, qui sommes en communication avec nos paysans, nous savons bien qu'ils marcheront.

BOURMONT.

Combien aurez-vous d'hommes?

KERSABIEC.

Dix mille, le premier jour. Si nos affaires marchent bien, vingt mille la semaine suivante.

DE LA HAYE.

Charette est de l'autre côté de la Loire avec quinze cents hommes.

KERSABIEC.

Et le tocsin n'a pas encore sonné dans nos campagnes.

BERRYER.

Quelle action aurez-vous sur les troupes régulières ? Monsieur le maréchal peut-il compter sur deux régiments ?

BOURMONT.

Eh ! Monsieur, si je pouvais seulement compter sur deux bataillons, je serais déjà en campagne.

MADAME.

L'armée ne se prononcera-t-elle donc pas pour nous ?

BERRYER.

Non, Madame.

MADAME.

Mais je connais tous les officiers et ils me connaissent tous.

BERRYER.

Ils ne connaîtront que leur consigne. Madame, en France, le soldat ne raisonne pas. Il obéit, et c'est son honneur !

MADAME.

Ainsi donc, nous n'avons rien à attendre que de nous-mêmes ?

LE COMTE.

N'est-ce pas assez ?

BOURMONT.

Pour tenter un coup de main, oui : pour faire une campagne, non.

MADAME.

Qu'aviez-vous donc de plus, il y a trente ans?

BOURMONT.

Madame, nous avions tous ceux qui n'y sont plus.

MADAME.

Leurs fils les remplacent. Car, Dieu merci, dans ces familles-là, on hérite avec le nom, l'héroïsme et la foi.

YAN, *s'avançant.*

Vous faites l'éloge des chefs, Madame, et vous avez raison. Il y a encore autour de vous des Bourmont, des Autichamps, des Cathelineau et des Charette pour commander. Mais, pour obéir et combattre, vous trouverez aussi les fils des simples soldats de la grande guerre. Permettez que moi, qui suis un d'entre eux, je leur fasse leur part dans l'hommage rendu à la bravoure et à la fidélité. En même temps que les nobles sortiront de leur château, les paysans sortiront de leurs chaumières. Ils ont gardé les vieilles carabines qui dialoguèrent à Torfou et à Cholet avec les canons de Kléber et de Hoche. Ils sillonneront les landes, en sabots, la peau de bique sur le dos et le scapulaire sur la poitrine, pour rejoindre leurs divisions. Et cela tout simplement parce que leurs recteurs leur auront dit, le dimanche, au prône, que c'était leur devoir de combattre pour le roi. Ces braves gens-là ne sont pas sans mérite, car, après la campagne, ceux d'entre eux qui survivront n'auront ni croix de Saint-Louis ni titre de comte, ni brevets de colonel, ni pension. Ils rentreront dans leurs masures, si elles sont encore debout, et diront à leurs femmes, s'ils les retrouvent à leur foyer : « Le roi a repris sa couronne, moi, je viens reprendre ma char-

rue... » Et, simples, comme s'ils n'étaient pas des héros, ils se remettront au travail.

MADAME.

Ah! c'est sur ces braves gens que je compte! Ce sont eux qui remettront mon fils sur son trône! Quoi Messieurs, je viens, après tous les appels que vous m'avez adressés depuis deux ans, et je ne trouve ici que la défiance et le découragement! Charette m'écrivait : « Chaque jour que vous dérobez à la patrie est un vol que vous faites à l'héritage de votre fils. » Vous, Monsieur Berryer, ne m'avez-vous pas fait dire : « Venez, ou nous ferons le mouvement sans vous. » Enfin, vous, Monsieur le Maréchal, n'étiez-vous pas rempli d'espoir, et moi, ne devais-je pas avoir confiance dans la parole de Charette, dans celle de Berryer et dans les talents du vainqueur d'Alger? Que s'est-il passé qui vous ait changés à ce point? On a dit que les chouans avaient été vaincus autrefois, parce qu'aucun prince de la Maison de France n'était venu se mettre à leur tête. Eh bien! Messieurs, ce n'est pas un prince qui vient combattre avec vous, c'est une princesse! Si elle n'a pas le génie, elle aura la persévérance, et si elle ne peut pas compter sur les chefs de son parti, elle se contentera des soldats. Et, venue sur la terre de France, elle y restera victorieuse ou morte!

YAN.

Madame, nous avons écouté respectueusement Votre Altesse Royale, mais qu'elle me permette de lui dire qu'elle juge mal ses partisans... Ces messieurs, dans la sincérité de leur conscience, ont dû parler comme ils l'ont fait. Maintenant il serait bon de leur demander comment ils comptent agir. Ou je me trompe fort, ou leur conduite démen-

tira singulièrement leur langage, et ayant été, dans le conseil, pleins de prudence, ils seront, dans l'action, pleins de témérité. Vous vous êtes confiée à eux, tout me paraît donc bien simple, et il n'y a plus qu'à combattre, à vaincre ou à mourir!

LE COMTE.

Nous n'avons plus devant nous que deux chemins. Au bout de l'un, il y a peut-être la mort ; mais, au bout de l'autre, il y a sûrement le déshonneur. Messieurs, il est temps de choisir !

BOURMONT.

Eh ! mourir, n'est rien ! Ce qui est plus déplorable, c'est de se jeter dans une aventure et d'échouer piteusement. J'ai assez fait de sacrifices à la Royauté pour avoir le droit de parler, même contre elle. A l'heure présente, rien n'est compromis... tout peut se reprendre plus tard avec de meilleures chances. Un bâtiment transportera Madame à l'embouchure de la Loire, et, une fois en mer, elle sera en sûreté. J'ai des raisons de croire que le gouvernement ne fera pas arrêter Son Altesse si elle veut partir. Le chancelier Pasquier me l'a fait dire. Chateaubriand et Pastoret supplient Madame de ne pas s'obstiner... Quant à moi, voilà mon avis tout net : Si le soulèvement a lieu, sans diversion d'aucune sorte, sans aide extérieure et avec nos simples forces, nous nous jetons tous dans une bagarre romanesque à laquelle nous ne donnerons de l'importance qu'en répandant à flots notre sang.

LOUIS.

Nous y sommes prêts.

BOURMONT.

J'ai commencé par dire que c'était très facile. Je n'attends donc plus qu'un ordre de Son Altesse.

LE COMTE.

Silence : on vient.

SCÈNE IV

Les Mêmes, BÉVANHO.

MADAME.

Qu'y a-t-il donc, Monsieur de Bévanho ?

BÉVANHO.

Madame, je prie Votre Altesse de me pardonner si je prends sur moi d'interrompre le Conseil, mais peut-être y a-t-il urgence. Un homme est là qui demande à remettre un important message à M. Tréadec.

YAN.

Un homme ?

LE COMTE.

A-t-il dit son nom ?

BÉVANHO.

J'ai voulu le renvoyer en lui affirmant que j'étais seul au château. Il m'a déclaré qu'il savait devoir trouver son maître ici ; que la chose était de conséquence, et qu'il me suffirait de dire qu'il était l'homme de la nuit dernière, que M. Tréadec comprendrait.

YAN, **avec trouble.**

L'homme de la nuit dernière !... Où est-il ?

BÉVANHO.

Dans la cour intérieure.

YAN.

Dites-lui que je ne puis descendre et que, s'il a un message, il vous le remette. N'a-t-il vu que vous ici?

BÉVANHO.

Que moi.

YAN.

Bien.

Bévanho sort.

LE COMTE.

Qu'est-ce que ce messager dont la venue paraît vous troubler si fort, Yan?

YAN.

Un agent secret, fort bien renseigné sur tout ce qui nous concerne...

LE COMTE.

Et dont vous attendez d'importantes nouvelles?

YAN.

Nous allons le savoir.

Bévanho paraît.

BÉVANHO.

Voici la lettre... (La tendant à Yan.) Votre Altesse permet-elle?

MADAME.

Lisez...

YAN, il déchire l'enveloppe.

Rien... Une page blanche.

Il passe la lettre à Madame qui la donne à examiner à Berryer.

LE COMTE.

Peut-être a-t-on écrit avec de l'encre sympathique?

BOURMONT.

Chauffez le papier.

Berryer présente la lettre à la flamme d'un candélabre.

BERRYER.

Voyez : des caractères apparaissent.

MADAME.

Eh bien!... (Elle prend la lettre.) « Le Comité Royaliste de Nantes fait savoir à Madame qu'un soulèvement vient de se produire à Toulon et que tout le Midi est en feu. La nouvelle en est arrivée à l'instant à la Préfecture... » Eh bien ! Messieurs, la diversion que vous demandiez, la voilà. Nos amis nous ont devancés et ont commencé la lutte !

KERSABIEC.

Il n'y a plus à hésiter.

TINGUY.

Faisons sonner le tocsin!

DE LA HAYE.

Et demain tout le monde aux armes !

BOURMONT.

Doucement, Messieurs. N'oubliez pas qu'ici, avec l'agrément de Son Altesse, c'est moi seul qui commande. Monsieur l'Abbé, asseyez-vous là, je vous prie, et écrivez.

MADAME.

Et quoi donc ?

BOURMONT.

L'ordre de soulèvement.

MADAME.

Ah ! Enfin !

BOURMONT.

Vous permettez, Madame, que je vous fasse parler?

MADAME.

Oui, puisque c'est pour combattre.

BOURMONT, dictant:

« Ayant pris la résolution de ne pas quitter les » provinces de l'Ouest et de me confier à leur loyauté, » si longtemps éprouvée, je compte sur vous, Mon- » sieur, pour prendre les mesures nécessaires à la » prise d'armes qui aura lieu dans la nuit du 3 au » 4 juin ».

MADAME.

C'est demain !

BOURMONT.

« J'appelle à moi tous les gens de cœur. Dieu nous » aidera à sauver notre patrie. Aucun danger, aucune » fatigue ne nous découragera. On me verra paraître » au premier rassemblement. » Veuillez signer, Madame.

MADAME, elle signe.

« Marie-Caroline, Régente de France. »

BOURMONT, signant à son tour.

« Pour copie conforme, le Maréchal comte de Bourmont ».

MADAME.

En avant, maintenant, et pour le Roi!

TOUS.

Pour le Roi!

BOURMONT.

Messieurs, vous allez tous, avant de partir, prendre copie de cet ordre, et vous le ferez placarder, dès demain, dans tous les cantonnements de vos divisions. J'arrêterai, cette nuit, le plan de concentration : vos instructions vous parviendront demain matin. Allez!

MADAME.

A bientôt! mes fidèles! Nous vaincrons, ou nous mourrons ensemble!

Goulaine, l'abbé, Tinguy, sortent après avoir salué Madame.

SCÈNE V

MADAME, YAN, LE COMTE, LOUIS, BOURMONT, BERRYER.

BERRYER.

Madame, je vais prendre congé de Votre Altesse et partir pour Paris.

MADAME.

Vous rapporterez à nos amis tout ce que vous avez entendu. Vous leur direz que je compte sur leur aide.

BERRYER.

N'en doutez pas, Madame.

MADAME.

Dieu vous conduise, Monsieur Berryer.

BERRYER.

Dieu protège Votre Altesse.

Il salue et sort, après avoir salué Bourmont.

BOURMONT.

Madame n'a pas d'ordres à me donner?

MADAME.

Je n'ai plus qu'à vous obéir. Commandez.

BOURMONT.

Alors, Madame, je passe la Loire et vais rejoindre

M. de Charette. Je vous laisse à la garde de ces messieurs. Demain, nous serons tous réunis, en armes et sous notre drapeau.

Il salue et sort.

SCÈNE VI

MADAME, YAN, LOUIS et LE COMTE.

MADAME.

Où vais-je, ce soir?

LE COMTE.

Au château de la Bénardière, Madame.

MADAME.

Est-ce loin?

LE COMTE.

C'est à quatre lieues d'ici.

MADAME.

Qui m'a choisi ce gîte?

LE COMTE.

M. Tréadec, qui le connaît bien, l'ayant habité longtemps.

MADAME.

Qui m'y gardera?

LOUIS.

Mon frère et moi, Madame.

MADAME.

Alors, je suis tranquille. Comment nous y rendrons-nous?

LOUIS.

A cheval. Mon frère partira avec Votre Altesse... J'irai ensuite la rejoindre...

MADAME.

Je vais quitter ces vêtements de femme, qui me gêneraient, et m'habiller en paysan comme hier.

LE COMTE.

Votre Altesse fera bien.

MADAME.

Alors, plus d'Altesse, comte: Petit Pierre, tout simplement.

LE COMTE.

Soit, Petit Pierre.

MADAME.

Bonsoir, monsieur Tréadec.

YAN.

Bonne route à Petit Pierre.

Madame sort avec Louis et le Comte.

SCÈNE VII

YAN, seul, puis HÉLÈNE.

YAN.

Lequel de ces hommes? Ne pas savoir, quel supplice! Et savoir, quelle douleur!... Ah! Yan, pauvre fou, que ne t'es-tu fait tuer aujourd'hui, tu serais tranquille maintenant... La voici.

HÉLÈNE.

Madame m'a fait demander pour me dire adieu. Où vous retrouverai-je, Yan?

YAN.

Je ne partirai pas avec vous, Hélène. Mon frère vous accompagnera, en retournant à Montbert.

HÉLÈNE.

Quoi! Vous me laisserez seule, cette nuit, à la maison?

YAN.

Sera-ce la première fois? De quoi êtes-vous inquiète, particulièrement, ce soir?

HÉLÈNE.

C'est cette alerte d'hier. J'ai eu si peur... Il me semble que loin de vous, maintenant, je ne serai plus en sûreté. Ne pouvez-vous venir avec moi?

YAN.

Non, Hélène, je ne le puis. Vous savez bien que je ne vous quitte jamais que quand j'y suis forcé.

HÉLÈNE.

Oh! oui! vous êtes bon pour moi et je vous aime, tendrement.

YAN.

Comme un ami, comme un père, n'est-ce pas, Hélène?

HÉLÈNE.

Comme ce qu'il y a de meilleur et de plus généreux au monde. Ne sauriez-vous obtenir d'un de ces messieurs qu'il vous remplace pour ce que vous avez à faire, et rester avec moi?

YAN, à part.

Si je faisais ce qu'elle me demande, pourtant?... Si je ne la quittais pas?...

HÉLÈNE.

Qu'est-ce que vous dites là, tout seul?

YAN.

Rien... Je cherchais s'il y avait pour moi un moyen de vous complaire... Mais c'est impossible !... J'ai des devoirs impérieux à remplir... Allez chez Madame, Hélène, ne la faites pas attendre... Vous me retrouverez ici...

HÉLÈNE, grave.

Vous avez aussi le devoir de veiller sur moi, Yan...

Elle sort.

SCÈNE VIII

YAN, RENAISON, vêtu en Vendéen.

YAN.

Que veut-elle dire? Est-ce un avertissement qu'elle me donne?

RENAISON, paraissant.

C'est une précaution qu'elle prend!

YAN.

Vous ici? Vous avez osé?

RENAISON.

Osé? Mais c'est mon état.

YAN.

Et si l'on vous reconnaissait?

RENAISON.

Eh bien! On me tuerait. Après?

YAN.

D'où venait cette lettre que vous avez apportée?

RENAISON.

D'un de vos hommes que j'ai arrêté sur la route de Nantes et auquel je me suis substitué.

YAN.

Et pourquoi l'avez-vous apportée au lieu de la détruire?

RENAISON.

Parce que j'avais besoin d'un moyen d'arriver jusqu'à vous... Mais, rassurez-vous, je sais ce qu'elle contenait...

YAN.

Vous l'avez lue?

RENAISON.

Naturellement.

YAN.

Et comment avez-vous fait disparaître l'écriture?

RENAISON.

C'était impossible. Je l'ai recopiée, par le même procédé. Je dois vous dire qu'il est enfantin... Il n'y a de sérieux que les grilles... Et encore, nous les connaissons presque toutes. Voyez-vous, quand vous aurez une communication importante à faire et que vous voudrez être sûr que la police ne la connaîtra pas... faites-la, vous-même, de vive voix! Encore y aura-t-il des chances pour qu'on la soupçonne tout de même! (Bruit au dehors. Il va à la fenêtre au fond.) C'est Madame qui s'en va. Faites attention, voici votre femme et votre frère.

Il remonte et se met dans l'ombre.

SCÈNE IX

LES MÊMES, HÉLÈNE, L'ABBÉ, puis YVES et LOUIS.

L'ABBÉ.

Son Altesse et le Comte sont partis... Bévanho est en éclaireur. Kersabiec forme l'arrière-garde... Nous pouvons être tranquilles... Et demain, le grand branle-bas !

YVES.

Monsieur l'abbé, la carriole est attelée.

L'ABBÉ.

Eh bien ! ma sœur, quand vous voudrez...

HÉLÈNE.

Adieu donc, Yan... Mais, au moins, vous verrai-je demain ?

YAN.

Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous rejoindre demain, ne fût-ce qu'un instant.

LOUIS, à part.

Elle sera seule ce soir.

YAN.

En tout cas, l'abbé m'apportera de vos nouvelles.

L'ABBÉ.

Sois tranquille... J'ai mes jambes, qui sont bonnes, et celles du Gâchenet, qui sont encore meilleures.

YVES.

Sauf votre respect, Monsieur l'abbé, je ne les changerais pas pour de plus longues.

Il sort.

LOUIS.

Bonsoir, Monsieur Tréadec... L'abbé, je vais vous mettre en voiture.

Il sort avec Hélène. L'abbé suit.

SCÈNE X

YAN, RENAISON.

RENAISON, *venant à Yan.*

Il sait que vous serez sur les chemins, cette nuit, et il est descendu avec votre femme... Tenez, regardez-le lui parler, avant qu'elle monte auprès de l'abbé.

YAN, *avec fureur.*

C'est donc lui?

RENAISON.

Si vous êtes curieux, rentrez chez vous, ce soir... Et alors, si vous êtes en humeur de vous venger... Eh bien, nous en causerons ensemble...

Rideau.

ACTE QUATRIÈME

PREMIER TABLEAU

Même décor qu'au deuxième acte.

SCÈNE PREMIÈRE

YAN, RENAISON.

Au lever du rideau la scène est vide. Il fait nuit. Yan et Renaison entrent par la porte de droite.

YAN.

Tout est obscur et silencieux...

RENAISON.

Mes hommes l'ont vu venir et il n'est point reparti... Ils sont donc ensemble... Qu'attendez-vous pour les surprendre? Doutez-vous de ce que je vous ai dit, maintenant?

YAN.

Non.

RENAISON.

Craignez-vous d'en avoir la preuve irrécusable?

YAN.

Oui.

RENAISON, railleur.

A votre aise. Chacun prend son infortune comme il lui plaît. Si vous voulez être débonnaire...

YAN.

Oh! Rassurez-vous. Le sang coulera... C'est justement parce que j'ai peur de ma vengeance que j'hésite... Car lorsque j'aurai vu et entendu, malheur à eux, si vous avez dit vrai. Ou malheur à vous, si vous avez menti...

RENAISON.

Alors malheur à eux, monsieur Tréadec, car je suis sûr de mon fait.

YAN.

Retirez-vous, je veux être seul, décider et agir seul.

RENAISON.

Comme il vous plaira... Avez-vous des armes?

YAN.

Oui.

RENAISON.

Bon. Si vous avez besoin d'aide, appelez, je serai là...

YAN.

Laissez-moi.

RENAISON, à part.

Je vais toujours rassembler mes hommes.

Il sort.

SCÈNE II

YAN, seul, puis HÉLÈNE et LOUIS.

YAN, allant à l'escalier, comme pour le gravir.

Hélène!... Elle est là... avec lui!... Dans ses bras, peut-être!... Oh! Est-ce assez de la mort pour les punir?... Et ce misérable qui croit que j'hésite à frapper!... Allons... (Écoutant.) On a marché là-haut... Ce sont eux, ils viennent...

Il redescend jusqu'à la fenêtre à droite et se trouve caché par le rideau. — La porte en haut de l'escalier s'ouvre. Hélène, un flambeau à la main, descend la première, puis Louis. Hélène place le flambeau sur la table, elle se tourne vers la porte et aperçoit son mari qui s'est avancé.

HÉLÈNE, épouvantée.

Yan! Grand Dieu! (Elle se jette devant Louis.) Fuyez, Louis, fuyez!...

YAN, la saisissant et la jetant de côté.

Misérable!

Il prend un pistolet, à sa ceinture et ajuste Louis.

LOUIS, les bras croisés.

Tirez, Monsieur, vous tuerez un innocent.

YAN, abaissant son arme.

Non! je ne vous tuerai pas sans défense... Mais votre vie m'appartient et je la prendrai pour venger mon honneur!

LOUIS.

Vous la prendrez, car je ne vous la disputerai pas,

mais ce ne sera pas pour venger votre honneur qui est intact.

YAN.

Pensez-vous me trouver si crédule?

LOUIS.

Et vous, pensez-vous que je mentirais, même pour vous désarmer?

HÉLÈNE.

Il dit vrai, Yan, je le jure, il dit vrai!

YAN.

Il dit vrai, et vous le jurez? Belle garantie!

LOUIS.

Ah! Tuez, si vous le voulez, mais n'outragez pas!

YAN.

Vous n'avez pas de conditions à m'imposer. Je dis et je fais ce que je juge devoir dire et faire. Nous avons des armes. On y voit dehors, comme en plein jour. Descendons dans le pré. Nous nous placerons à trente pas et nous marcherons l'un sur l'autre, avec le droit de tirer, de loin ou de près, quand il nous plaira... Cela vous convient-il?

LOUIS.

Cela me convient, puisque vous le voulez...

YAN.

Venez donc.

HÉLÈNE, *se jetant devant eux.*

Vous ne sortirez pas! Moi, je supporterais que vous alliez vous entretuer? Et pourquoi? C'est fou, Yan, je ne le veux pas!... Si vous saviez... (A Louis.) Mais répétez-lui donc, qu'il n'a rien à nous reprocher... Yan, regardez-moi, suis-je une coupable?... Oserais-

je vous parler, vous prier seulement?... Ah! écoutez-moi, je vous dirai tout. Et quand vous m'aurez entendue...

LOUIS.

Hélène, songez à ce que vous allez dire!

HÉLÈNE.

La vérité. Oh! mon cher Yan, prenez pitié de celle que vous appeliez votre fille, et que vous aimiez avec tant de bonté et d'indulgence... Combien de fois m'avez-vous dit, depuis un an, quand vous me voyiez triste : Hélène, est-ce que vous avez un chagrin que je ne connaisse pas? Confiez-le moi... Vous savez que je compatirai à votre peine... Nous la partagerons, nous pleurerons ensemble, s'il le faut, et vous serez moins malheureuse que de pleurer toute seule... Oh! mon bon Yan, vous aviez lu dans ma pensée et dans mon cœur. Oui, j'avais une peine secrète, oui, je souffrais toute seule, mais je ne pouvais pas vous dire pourquoi, car c'eût été vous offenser, et je vous respectais trop pour y jamais consentir.

YAN, *sombre.*

Et cette peine, vous allez me la confier, maintenant?

HÉLÈNE.

Oui, puisque c'est le seul moyen que j'aie de vous fléchir... Puisque je suis placée dans cette horrible situation, ou de vous déchirer le cœur, ou de vous laisser risquer votre vie... Oh! Yan, avant tout, je veux que vous viviez! Je me confesserai, je m'humilierai, je me sacrifierai, mais penser qu'à cause de moi vous pourriez... Oh! cela, non! J'aimerais mieux mourir sur-le-champ!

YAN, *montrant Louis.*

Et c'est devant nous deux que vous allez parler?

HÉLÈNE, suppliante.

Oh ! Je voudrais bien ne parler que devant vous seul... Si vous aviez encore assez de bonté pour me croire, je vous dirais que sa présence n'ajoutera rien à votre certitude, et qu'elle ajoutera beaucoup à ma douleur... Si vous vouliez le laisser partir... Yan, vous adouciriez pour moi l'amertume de cette confession... Et je vous en serais bien reconnaissante...

YAN, grave.

Qu'il soit fait comme vous le souhaitez, Hélène.

HÉLÈNE.

Oh !

Elle se jette à ses genoux et lui baise les mains.

YAN.

Vous avez entendu, Monsieur... Vous êtes libre de partir...

LOUIS.

C'est bien. Vous savez où je vais, vous me retrouverez facilement... (A Hélène.) Adieu, Madame, et pardonnez-moi les larmes que vous versez...

Il sort par le fond.

SCÈNE III

HÉLÈNE, YAN.

YAN.

Parlez, maintenant, Hélène, et soyez sincère. Cet homme est votre amant?

HÉLÈNE.

Non.

YAN.

Vous l'aimez, cependant?

HÉLÈNE.

Oui! (Yan s'écarte avec douleur.) Oh! Yan! je vous en supplie, écoutez-moi jusqu'au bout avant de me juger... Vous ne pouvez savoir...

YAN, avec douleur.

Je sais que vous l'aimez, et cela me tue! Vous avez cru que j'avais pour vous la tendresse froide et calme d'un homme qui a les cheveux gris, et je vous adorais, Hélène, avec toute la passion et la fougue d'un cœur qui n'avait jamais battu. Vous avez cru qu'il suffirait de me dire, pour apaiser mon inquiétude, que, si vous en aimiez un autre, vous ne vous étiez jamais donnée à lui. Comme si je n'étais pas jaloux aussi de votre pensée! Mais vous l'aviez bien vu que j'étais soucieux de ce qui se passait dans votre esprit, quand vous étiez songeuse et triste et que je me demandais où s'envolaient vos songes, d'où venait votre tristesse. J'aurais voulu la pénétrer, la calmer, car c'était encore une possession de vous-même... Et c'était vers cet homme que vous alliez, c'était pour lui que vous vous détachiez de moi, c'était lui que vous aviez devant les yeux... Hélène, comprenez-vous que c'était déjà une trahison, et que ce misérable, que je hais, vous volait à moi?

HÉLÈNE, doucement.

Hélas! C'est lui qui aurait eu le droit de vous haïr, car c'est vous qui m'aviez prise à lui!

YAN.

Comment cela?

HÉLÈNE.

Quand vous m'avez demandé de devenir votre femme, j'étais sa fiancée...

YAN.

Et pourquoi ne l'avez-vous pas épousé?

HÉLÈNE.

Parce qu'on m'a dit qu'il était mort.

YAN.

Qui donc vous a trompée ainsi?

HÉLÈNE.

Son frère, le comte de Kerléan...

YAN, avec étonnement.

Lui! Cet homme d'honneur?... Ce chevalier?

HÉLÈNE.

Il croyait dire la vérité...

YAN, après un temps.

Oui, ce que vous dites là est exact. Je me souviens de son deuil et de ses larmes... Il a cru son frère mort, oui, il était sincère. Il se reprochait amèrement de l'avoir éloigné de la Bretagne, pour l'envoyer auprès du roi, où il avait trouvé une fin misérable. Mais pourquoi l'avait-il séparé de vous?

HÉLÈNE.

Pour l'empêcher de m'épouser... Vous qui êtes son ami, vous connaissez bien ses idées, et comme il est intraitable, quand il s'agit de son nom... Il a sacrifié à l'orgueil de sa race le bonheur de son frère, le mien, hélas! et le vôtre!

YAN.

Pourquoi n'ai-je pas su tout cela, Hélène, avant aujourd'hui?

HÉLÈNE.

Le comte pouvait-il vous dire : cette jeune fille que vous voulez épouser pleure mon frère! Et moi qui consentais à devenir votre femme...

YAN, amèrement.

Par pitié!

HÉLÈNE.

Non, Yan, par grande estime et sérieuse affection... Devais-je jeter cette ombre sur votre pensée?... Quand j'ai su qu'il était vivant et qu'il allait reparaître devant moi, j'ai voulu partir, ou tout vous avouer... Partir? Le pouvais-je? La duchesse de Berry était chez vous... Tout vous avouer... Oh! Yan, pardonnez-moi de n'avoir pas eu cette franchise. C'est mon respect et ma tendresse pour vous qui m'en ont empêchée. J'ai craint de vous affliger... et j'ai gardé le silence.

YAN, avec effort.

Alors lui, il est venu ici?

HÉLÈNE.

Oui... oh! malgré moi... sans que j'en fusse prévenue.

YAN.

La nuit dernière?

HÉLÈNE.

Il n'est resté qu'un instant... Je tremblais, la maison était pleine de soldats. Vous étiez là vous-même. Si on l'avait surpris, j'étais perdue...

YAN, avec amertume.

Et lui était tué... Vous l'avez fait partir?

HÉLÈNE.

Je l'ai supplié de partir et il m'a obéi...

YAN.

Après vous avoir dit qu'il vous aimait toujours...

HÉLÈNE.

Après me l'avoir dit...

YAN, un silence.

Et vous, que lui avez-vous répondu?

HÉLÈNE.

Yan!

YAN, avec force.

Que lui avez-vous répondu?

HÉLÈNE.

Que je n'avais point cessé de l'aimer... (Geste de douleur de Yan.) mais que j'étais votre femme, et que je mourrais plutôt que de vous offenser...

YAN.

Alors il vous a demandé à vous revoir?

HÉLÈNE.

Une dernière fois, avant d'aller combattre... et peut-être... mourir...

YAN.

Et vous avez consenti et vous l'attendiez?

HÉLÈNE.

Oh! j'ai fait tout pour l'empêcher de venir, vous le savez bien... Je vous ai prié de rester près de moi, de ne pas me laisser seule, ce soir... Rappelez-vous...

YAN, avec douleur.

Vous vous défiiez de lui... et de vous!

HÉLÈNE.

Oh! non!... J'étais sûre de son respect et de ma fidélité. Je ne craignais que pour vous... A l'idée que vous pourriez me soupçonner et en souffrir, je perdais tout courage... Ah! Dieu! pleurer, moi, ce n'était rien : j'en avais l'habitude! Mais vous coûter des larmes, cela me semblait trop injuste!... J'aurais sacrifié tout ce qui n'était pas vous... je le jure, à vos

pieds, en vous suppliant, d'écarter toute pensée de haine et de vengeance... Oh! Yan, vous si noble et si généreux, entendez-moi, pardonnez-moi... Au nom de votre douleur même, ayez pitié de ma douleur!

A genoux.

YAN, il la regarde qui pleure à ses pieds, lui prend les mains, et, avec une grande douceur :

Relève-toi, ma fille...

Il la relève.

HÉLÈNE.

Oh!

Elle se jette dans ses bras en sanglotant.

YAN.

Ne crains rien, tu seras obéie. Je sais ce que vaut ta prière, car j'ai lu dans ton cœur. Je n'ai plus de colère, je n'ai que de la pitié pour toi. Tu demandes que je te pardonne, pauvre enfant, qui avais droit à l'amour, au bonheur, et dont on a détruit l'avenir. C'est moi qui te prie de pardonner à ma vieillesse, qui n'a su ni se faire aimer, ni te rendre heureuse... Oh! mon enfant, je suis bien plus coupable que toi d'avoir uni mon hiver à ton printemps, et mêlé mes cheveux gris à tes cheveux blonds... Mais sois-moi indulgente, car je suis bien malheureux! Tu es jeune, toi, tu peux encore attendre beaucoup de la vie, tandis que moi, c'est ma dernière espérance qui s'en va, la plus chère, et après elle tout est fini!

HÉLÈNE.

Yan!

YAN, il la reconduit doucement vers l'escalier.

Va, mon enfant, rentre chez toi... Sois rassurée... sois calme...

HÉLÈNE, avant de monter.

Mais vous?

YAN.

Cet homme qui t'a livrée est là. Il m'attend... il faut que je règle mes comptes avec lui...

HÉLÈNE.

Prenez garde ! Il est bien redoutable...

YAN.

Ah ! Petite Hélène, vois-tu, je ne craignais rien que de toi !... Les autres ne me font pas peur... Et qu'ai-je à perdre à présent?... Va, ma fille...

HÉLÈNE, revenant à lui dans ses bras.

Oh !... oui, votre fille, n'est-ce pas, aimée...

YAN.

Ma fille, oui, aimée, protégée et bénie...

Il l'embrasse une fois encore ; elle monte et disparaît.

SCÈNE IV

YAN, puis RENAISON.

YAN.

A nous deux, coquin, maintenant...

Il va ouvrir la porte de droite. Renaison paraît et entre derrière lui, Yan met le verrou.

RENAISON.

Eh bien ! Vous avez donc laissé partir le galant ?

YAN.

Oui.

RENAISON.

Les maris de Bretagne sont accommodants ! Chaque pays a ses usages !

YAN.

Qu'importe que je l'aie laissé partir, si je suis sûr de le retrouver quand il le faudra.

RENAISON.

Près de la duchesse, n'est-ce pas?

YAN.

Fallait-il en le tuant donner l'éveil aux autres? Il part, il va les retrouver, les voilà tous en pleine sécurité, riant de moi qu'on a bafoué, roué, et dont l'honneur a été un jouet pour eux...

RENAISON.

Vous n'en doutez donc plus?

YAN.

Comment en douterais-je, après les preuves que vous m'avez fournies?... Reste à savoir maintenant ce que vous voulez pour prix de ce service? Vous avez dit l'autre soir que nous en causerions? Le moment est venu : causons.

Ils s'asseyent à la table.

RENAISON.

La conversation sera courte et simple. Nous avons pris, l'un envers l'autre, des engagements. Les miens consistaient à vous montrer le cas que l'on fait de vous dans le parti que vous servez... Les vôtres devaient me mettre à même de vous venger cruellement des injures que vous aviez subies... Et quand je vous ai dit : Je vous montrerai votre femme et son amant, dans les bras l'un de l'autre, j'ai lu sur vos lèvres cette réponse : S'ils se sont joués de moi, je vous les livrerai tous! Est-ce vrai?

YAN.

C'est vrai!

RENAISON.

Pour avoir la preuve de la trahison, vous étiez

prêt à trahir vous-même. Et n'était-ce pas de bonne guerre? Vous leur rendiez la monnaie de leur pièce. N'est-ce pas effrontément, sous vos yeux, que Madame a encouragé les galanteries de Louis de Kerléan avec votre femme?... Ils étaient dans son salon, ce soir, à se dire des douceurs, pendant que vous vous crottiez aux avant-postes, veillant sur eux, comme un chien fidèle. Et, quand elle est partie, vous avez vu qu'elle l'a laissé s'éloigner, sachant bien où il allait, qui il devait rejoindre... Vous n'en doutez pas, puisque vous les avez surpris, tout à l'heure, ici, chez vous... Allons, ne soyez pas plus longtemps leur dupe... Où sont-ils? Où est la duchesse? Je donne un ordre et vous êtes vengé.

YAN.

Alors, c'est cela que vous attendez de moi?

RENAISON.

Oui.

YAN.

Vous vous êtes dit: Voilà un homme que sa femme a commencé à déshonorer et qui va achever de se déshonorer lui-même. Eh bien! Les apparences vous ont trompé: ma femme n'a rien à se reprocher...

RENAISON, se levant.

Ah! Elle vous l'a fait croire? Bravo!

YAN, se levant aussi.

Et, quant à moi, si mon âme a eu une défaillance, vous seul en avez été témoin et je jure Dieu que vous n'aurez pas l'occasion de vous en vanter.

RENAISON.

Ah! Ah! Maître Yan, voilà donc ce que je devais attendre de vous? Je m'en suis douté! Aussi, j'ai

pris mes précautions. Vous me croyez donc bien niais ? Vous serez vengé malgré vous, mon brave. Louis de Kerléan, par mes ordres, a été suivi, en sortant de chez vous... Et, comme il va rejoindre la duchesse, ce matin le général Dermoncourt sera prévenu ; il cernera le gîte et fera main basse sur ce repaire de brigands.

YAN.

Imprudent ! Il fallait donc ne pas me le dire ! J'y serai avant vos soldats !

Il va vers la porte du fond.

RENAISON, le devançant.

J'y mettrai bon ordre. Vous ne sortirez pas.

Il ferme la porte à clef.

YAN.

Vrai ? (Le pistolet à la main.) Allons, passage !

RENAISON.

Tirez ! Vous ferez venir mes hommes ! (Il ferme la porte de gauche.) Allez ! J'ai tout prévu !

YAN.

Oh ! Je vous tuerai autrement.

Il court vers le bahut et y prend un long couteau.

RENAISON, tirant son couteau.

Vous le voulez ? J'ai de quoi vous répondre. Et en attendant... (Il siffle avec force.) Dans un instant vous serez pris, si vous n'êtes mort !

YAN, se jetant sur Renaison.

Ah ! Coquin !

Corps à corps. Renaison blesse Yan.

RENAISON.

Vous en tenez !

Il va à la table et souffle la lumière. Obscurité.

YAN.

Ce n'est rien !

Yan s'écarte, serre son couteau avec force et tourne autour de la pièce pour rejoindre Renaison qui s'est embusqué près de l'escalier et attend Yan. Au moment où il va le frapper, Hélène ouvre sa porte, une lampe à la main, voit le danger de Yan et crie.

SCÈNE V

Les Mêmes, HÉLÈNE.

Hélène, du haut de l'escalier, éclairant le combat.

HÉLÈNE.

Yan ! Prenez garde ! (Yan saisit le bras de Renaison.) Tiens ! Bandit !...

Il le frappe, Renaison va tomber sur la table à laquelle il se cramponne, puis il roule à terre. Yan se jette sur lui et prend la clef de la porte. Au fond, les hommes de Renaison heurtent avec violence et s'apprêtent à défoncer la porte.

YAN.

Hélène, rentrez et enfermez-vous... (Il court à la porte de gauche, l'ouvre et entend un bruit de pas.) On vient par là, serais-je pris entre deux feux ? (Voyant paraître Mâho.) Ah ! Mâho ! Je suis sauvé !

SCÈNE VI

LES MÊMES, MAHO, GARS armés de faux et de fourches.

MAHO.

Maître, que faut-il faire?

YAN.

Ouvrir la porte toute grande et balayer cette canaille! (Mâho ouvre.) Adieu, Hélène! Allons! les gars, en avant pour le Roi!

Ils chargent et sortent en refoulant les argousins de Renaison.

Rideau.

ACTE QUATRIÈME

DEUXIÈME TABLEAU

La chapelle du château de la Benardière. A droite, un autel presque en ruines, avec son tabernacle, surmonté d'un tableau religieux poudreux. Dans un coin, une croix de procession à la hampe de bois, à la croix de cuivre terni ; au fond, à gauche, une porte précédée de quatre marches donnant sur une large terrasse d'où on aperçoit les toits du château, la campagne et la cime des arbres. Au fond, entre la porte et l'autel, un haut banc de pierre au-dessous des fenêtres à ogives aux vitraux brisés qui dominent la terrasse ; à gauche au premier plan, grande porte double. A droite, premier plan, petite porte dissimulée dans le mur.

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMTE, BÉVANHO, L'ABBÉ, KERSABIEC, YVES, CHOUANS.

Au lever du rideau, les chouans sont groupés : les uns, couchés et dormant ; d'autres, assis sur les escabeaux. Yves mange

du pain et une pomme, assis sur la marche de l'autel. L'abbé lit son bréviaire. Kersabiec charge une carabine. Les carabines sont rangées contre le mur ; un factionnaire se promène sur la terrasse ; feux de peloton, au loin ; canon, et, par intervalles, sonneries de trompettes plus rapprochées.

LE COMTE.

On se bat du côté du Chêne. C'est quelque surprise, car le rassemblement des divisions n'est pas encore opéré...

BÉVANHO, assis, et écrivant des vers sur un carnet.

C'est Charette qui est là, et en forces...

LE COMTE.

Tout cela m'inquiète... C'est de l'imprévu. Et nous avons la duchesse ici... J'aimerais mieux faire tuer dix mille hommes, nous en tête, que de la laisser prendre...

BÉVANHO.

Et nous sommes tout au plus une quarantaine. Oh! Une élite, il est vrai... (Déclamant.) Ce qu'on trouve de mieux d'Angers jusqu'à Quimper... Kersabiec, une rime à Quimper.

KERSABIEC.

Impair.

BÉVANHO.

Impair? Diable! Cela pourrait bien être, à la fois, la rime et la raison.

LE COMTE.

Voyons, l'abbé, quand vous êtes venu, ce matin, avez-vous eu des difficultés pour arriver jusqu'ici ? Les chemins étaient-ils libres?

L'ABBÉ.

Je n'ai rencontré qu'une patrouille de dragons, du côté de Remouillé.

LE COMTE.

Et depuis une heure, il se fait autour de la Bénardière un mouvement de troupes qui annonce une action sérieuse. Aucun message de M. de Bourmont?

BÉVANHO.

Aucun.

Canon et mousqueterie au loin.

LE COMTE.

Et ils se battent, par là, ils se battent. Qu'est-ce que tout cela signifie ?

SCÈNE II

LES MÊMES, YAN.

YAN, entrant par la petite porte à droite.

Je vais vous l'apprendre.

LE COMTE.

Yan.

YAN.

Monsieur de Bévanho, emmenez tous ces hommes et toi, l'abbé, préviens la duchesse.

Les chouans, Kersabiec et Bévanho se retirent par la terrasse. L'abbé sort par la droite.

LE COMTE.

Maintenant, qu'y a-t-il.

YAN.

Il y a que M. de Charette a été attaqué, entre Aigrefeuille et Saint-Colombin, par le général Solignac, et que, tout à l'heure, vous allez avoir ici, le général Dermoncourt sur les bras...

LE COMTE.

Ici ?

YAN.

Oui ! Charette luttera victorieusement, je l'espère... C'est pour l'empêcher de venir à votre aide que le gros des forces philippistes a marché contre lui. Et pendant ce temps-là... les braves qui sont à la Bénardière seront écrasés ou pris.

LE COMTE.

Et Madame ?...

YAN.

Sera enfin aux mains de ses ennemis...

LE COMTE.

Mais par qui avons-nous encore été trahis ?

YAN, regardant fixement le comte.

A quelle heure votre frère est-il arrivé ici ?

LE COMTE.

Au point du jour.

YAN.

Eh bien ! Il avait été suivi, on savait qu'il allait rejoindre la duchesse. Il a conduit à la Bénardière ceux qui étaient sur ses traces.

LE COMTE.

Qui vous l'a dit ?

YAN.

Ceux-là même qui l'ont fait suivre.

LE COMTE.

Et où était-il au lieu d'être à son devoir ?

YAN.

Chez moi, près de ma femme.

LE COMTE.

Yan!

YAN, avec amertume.

Ne le saviez-vous pas?

LE COMTE.

Me soupçonnez-vous donc d'être son complice?

YAN.

Celui qui m'a caché la vérité autrefois, ne pourrait-il pas aider à me tromper aujourd'hui?

LE COMTE, avec chagrin.

Ah! toutes les apparences sont contre nous, tout nous accuse, tout nous perd! Et cependant, moi, je n'ai pas été déloyal, mon frère n'a pas été coupable... Et votre femme...

YAN, avec hauteur.

Halte-là! Vous ai-je dit que je doutais d'elle?

LE COMTE, avec joie.

Ah! Dieu soit loué! Vous ne l'avez pas soupçonnée. Accusez-nous, mon frère et moi, exigez les satisfactions que vous jugerez nécessaires, tout nous sera facile et doux, puisque l'honneur de cette jeune femme n'a même pas été effleuré. Mais, vous, Yan, apaisez votre esprit, calmez votre cœur...

YAN.

Comment le pourrais-je? Hélène est innocente, mais mon bonheur est perdu! Croyez-vous qu'il me soit possible de vivre, sans la sécurité qui vient de disparaître? Oh! toute illusion désormais sera impossible pour moi, et qu'est-ce que la vie, si ce n'est l'illusion sans cesse et toujours?

LE COMTE, grave.

La vie, Yan, c'est le devoir accompli largement,

généreusement, même sans illusion. Et c'est ce que nous faisons, en ce moment, nous, qui sommes ici prêts à mourir pour nos idées, qui sont peut-être des chimères, et vous, qui avez tant de griefs contre nous, et qui, par honneur, savez les oublier.

YAN.

Oui!.. Je suis venu vous retrouver, mais c'est par désespoir et non par honneur. Tous ceux qui sont ici mourront, Kerléan, vous l'avez dit... Moins ceux dont je me suis occupé d'assurer le départ.

LE COMTE.

Madame...

YAN.

Oui.

LE COMTE.

Et qui avec elle?

YAN.

Un de nos compagnons.

LE COMTE, avec angoisse.

Un seul?

YAN.

Vous allez en juger... Pour venir jusqu'à vous, avec Mâho et deux de mes gars les plus résolus, il a fallu traverser deux lignes de troupes. Et, dix fois, nous avons failli être pris... Arrivés au bord de la Moine, nous avons traversé dans une barque...

LE COMTE.

Et pour entrer ici?

YAN.

Ecoutez bien ceci, comte. Sous cette chapelle est une crypte où sont les tombes des anciens chevaliers de Paimpol. Dans la muraille s'ouvre une porte

cachée par un éboulement et qui sert d'entrée à un passage qui permettait autrefois, en cas de siège, de faire des sorties... Ce passage, qui est fort long, aboutit à la rivière. La barque est là, cachée... Voilà par où je suis venu...

LE COMTE.

Et c'est par là que vous allez faire partir Son Altesse ?

YAN.

Il n'y a plus d'autre issue. La barque peut contenir cinq personnes. Mâho et les deux rameurs, Madame et celui qui l'accompagnera...

LE COMTE.

Mais qui?

YAN.

Qui la princesse voudra. Excepté moi.

LE COMTE.

Et fuir! Fuir toujours, voudra-t-elle ?

YAN.

Il le faudra... Dussions-nous la tromper.

LE COMTE.

La voici.

SCÈNE III

LES MÊMES, BÉVANHO, LOUIS, L'ABBÉ, MADAME.

MADAME, en costume de gars breton.

Vous avez des nouvelles importantes à me communiquer, Monsieur Tréadec ?

YAN.

Oui, Madame. J'arrive du quartier général de M. de Charette... L'action s'est engagée plus tôt que M. de Bourmont ne le prévoyait et même ne le voulait.

MADAME.

Il se bat?

YAN.

C'est sa mousqueterie et sa canonnade que vous entendez, depuis ce matin.

MADAME.

Et je ne suis pas auprès de lui, au milieu de mes soldats!

YAN.

Au moins ici, Votre Altesse Royale est en sûreté... Et M. de Maynard la remplace devant l'ennemi.

MADAME.

Est-ce là ce que j'ai promis à mes braves Vendéens... En sûreté? Je n'y veux pas être, quand ils combattent pour mon fils et pour moi.

YAN, avec un regard au comte.

Si Votre Altesse l'exige, je puis la faire conduire auprès de M. de Charette...

MADAME.

A l'instant.

YAN.

Ce ne sera qu'au prix de grands périls.

MADAME.

Pensez-vous ainsi me retenir?

YAN.

J'obéis, mais je dois prévenir Madame que la campagne est sillonnée de colonnes et que le seul moyen de leur échapper, c'est de passer la rivière. De l'au-

tre côté, sont les troupes de M. de Charette... Mais jusque-là tout est danger...

MADAME.

Qui m'accompagnera?

YAN.

Des hommes à moi.

MADAME.

Et de ceux qui sont ici?

YAN.

Un seul, que Votre Altesse choisira.

MADAME.

Choisissez-le vous-même. Je prends mon manteau, mes lettres et je suis à vous.

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins MADAME.

Louis, l'abbé et Bévanho remontent vers la terrasse.

LE COMTE, bas à Yan.

Etes-vous sûr de la sauver en la faisant partir?

YAN.

Comte, en la faisant rester, je serais sûr de la perdre.

LE COMTE, avec émotion.

Donc, celui que vous lui donnerez comme compagnon?

YAN.

Je le sauve.

LE COMTE, suppliant, du regard et de la voix.

Yan.

Ils se regardent en silence.

YAN, sourdement et comme avec effort.

C'est la vie de votre frère, que vous me demandez, n'est-ce pas?

LE COMTE, avec angoisse.

Oui.

YAN.

Vous savez qu'Hélène l'aime?

LE COMTE.

Oui.

YAN, avec amertume.

Et vous avez pensé que je me résoudrais à sauver l'homme que je devrais le plus haïr?

LE COMTE.

J'ai pensé, Yan, qu'au seuil de la mort, ayant le choix de laisser, derrière vous, le malheur et la désolation, ou bien le bonheur et la reconnaissance, une âme telle que la vôtre, ne pourrait pas hésiter.

YAN hoche la tête, puis avec beaucoup de simplicité.

C'est bien! il vivra.

Le comte saisit la main de Yan et la presse silencieusement.

SCÈNE V

LES MÊMES, MADAME.

MADAME.

Je suis prête.

YAN, à Louis, à haute voix.

Monsieur de Kerléan, c'est vous qui accompagnerez Madame.

LOUIS.

Moi? (Venant à Yan.) Monsieur, y pensez-vous? Ma place est ici!

YAN, lui montrant la princesse.

Surveillez vos paroles... Madame pourrait les entendre! (Avec force.) Votre vie m'appartient; c'est ainsi qu'il me plaît d'en disposer...

LOUIS, s'excitant encore.

Mais...

YAN, le dominant du regard.

Obéissez!

Mousqueterie et canonnade de plus près. Madame remonte vers le fond. Yan va à la petite porte et l'ouvre. Mâho et les deux gars paraissent.

YAN.

Mâho, écoute-moi bien. Tu vas repartir avec Madame et M. de Kerléan. Derrière vous, tu fermeras la porte du passage voûté, puis, avec les gars, tu rouleras les pierres que nous avons enlevées pour dégager l'entrée. Cela fait, nul ne pourra plus pénétrer et vous serez à l'abri d'une poursuite. Si les rives de la Moine sont gardées et que vous ne puissiez traverser, avec la barque, restez dans le souterrain, un jour, deux jours, jusqu'à ce que les troupes se soient retirées. Ce que nous avons apporté de vivres vous suffira. Je te donne à garder la mère de notre Roi, vieux Mâho. Tu vas me remplacer là, à un poste d'honneur... Je peux compter sur toi?

MAHO.

Comme sur vous, Maître.

YAN.

Bien. Va!

MADAME.

Nous sommes prêts.

YAN, à Louis.

Vos armes sont chargées?

LOUIS.

Oui, Monsieur.

LE COMTE, bas à Louis.

De la prudence. Il ne s'agit pas de combattre, mais de passer...

LOUIS.

Sois tranquille, frère !

LE COMTE.

Embrasse-moi.

Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.

YAN.

Partez, Madame, partez... M. de Charette vous attend... Et toute minute perdue, c'est la victoire différée.

MADAME.

Au revoir donc, mes braves... Allons combattre !

Elle sort avec Louis et Mâho.

YAN, fermant la porte.

Et nous, préparons-nous à mourir!

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins MADAME, LOUIS, MAHO, puis YVES.

KERSABIEC.

Mordieu! nous ne sommes pas encore pris.

BÉVANHO.

Nous sommes quarante, ici.

L'ABBÉ.

Qui ne se laisseront pas cueillir, comme des fleurs !

YAN.

Qui défend les approches?

LE COMTE.

Beauchamp.

YAN.

Il faut qu'il fasse une sortie vigoureuse... S'il est repoussé, il se repliera sur le château.

LE COMTE.

Je vais le lui faire dire.

Il sort.

YAN.

Vous, Bévanho, à la première terrasse, avec les espingoles et nos meilleurs tireurs...

BÉVANHO.

Ils y sont... (Mousqueterie.) Je crois qu'on les entend.

YAN.

Notre place d'armes, notre réduit, pour un suprême effort, sera ici, dans la chapelle... Les murs sont épais... Et puis, il y a un autel, nous avons un prêtre : on pourra y tomber chrétiennement.

BÉVANHO.

Cela donne de la sécurité d'esprit.

YVES, entrant par la gauche.

Monsieur l'abbé.

L'ABBÉ.

Comment, tu es ici le Gâchenet? Je t'avais ordonné de partir.

YVES.

Oh! Monsieur l'abbé, je n'ai pas voulu vous laisser... Et puis on va se battre.

L'ABBÉ.

Justement. Tu es trop jeune, Yves, et tu as ta bonne femme de grand'mère à soutenir.

YVES.

Ma grand'mère? Elle m'a commandé de faire tout ce que vous feriez.

L'ABBÉ.

Elle ne sait pas, vois-tu, mon petit gars... Elle ne sait pas... Elle est si vieille... S'il t'arrivait malheur, elle resterait seule... Il faut aller la retrouver... Tu es petit, tu passeras, toi, sans qu'on t'aperçoive, à travers les tirailleurs... Va, mon garçon, va, la place n'est pas saine... Adieu, et bonne chance.

YVES.

Non, Monsieur l'abbé, je suis votre enfant de chœur et votre domestique... Vous avez toujours été bon pour moi, et je vous aime. Je ne vous quitterai pas... Mais si vous vouliez me faire bien plaisir.

L'ABBÉ, ému.

Parle.

YVES.

Votre fusil est là... Pour une fois, permettez-moi de m'en servir.

L'ABBÉ.

Pour une fois, le Gâchenet, et pour toutes!... Ah! si nous sortons d'ici sur nos pieds, je te jure bien que je ne te le reprendrai pas

YVES.

Oh! Quelle chance!

Il prend le fusil et sort sur la terrasse - Mousqueterie.

LE COMTE.

C'est Beauchamp qui attaque [illegible] feux de pelo-

ton.) Vingt hommes contre mille!.. Tout ce que l'héroïsme pourra faire, ils le feront ; mais, l'effort accompli, ils ne pourront pas le renouveler... C'est l'écrasement assuré.

YAN.

Qu'importe, pourvu que nous obtenions le résultat cherché? Qu'est-ce qu'un épisode dans l'ensemble d'une bataille? Nous serons écrasés, soit; mais, si Charette l'emporte, notre défaite disparaîtra dans l'éclat de sa victoire.

Sonneries de trompettes, tambour battant la charge, clameurs et fusillades.

BÉVANHO, du haut de l'escalier.

Ils ont enlevé les enclos... Beauchamp est repoussé... La cour est envahie.

LE COMTE.

A la terrasse !

Il monte l'escalier.

L'ABBÉ.

Yan, crois-tu que la duchesse soit à l'abri?

YAN.

J'en suis sûr... Prie, l'abbé : jamais chrétiens n'ont eu plus besoin de prières!...

Il monte l'escalier et reste en vue. Lueur rouge, puis fumée qui monte et envahit la terrasse.

LE COMTE.

Ah! les brigands, ils ont allumé de la paille et des fagots, et ils nous enfument comme des bêtes fauves...

Cris terribles au dehors.

YVES, descendant près de l'abbé.

Oh! Monsieur l'abbé... Monsieur l'abbé! En bas, on marche dans le sang, et autour de nous tout brûle...

L'ABBÉ.

As-tu peur?

YVES.

Non, Monsieur l'abbé... Mais on n'y voit plus pour tirer...

Tambours et clairons, la charge, la fusillade, rumeurs.

LE COMTE, de la terrasse.

L'abbé! L'abbé... Ils vont mourir... Et ils ne veulent pas tomber en état de péché.

L'ABBÉ.

Que demandent-ils?

LE COMTE.

L'absolution.

L'ABBÉ.

Yves, veux-tu monter là-haut, avec moi?

YVES.

Oui, Monsieur l'abbé.

L'ABBÉ.

Eh bien! prends cette croix.

Ils montent sur le banc de pierre, et se trouvent à la hauteur de la fenêtre. Yves lève la croix au-dessus de sa tête.

VOIX AU DEHORS.

Merci, l'abbé, merci.

L'ABBÉ.

Vous qui allez mourir, pour votre Dieu et votre Roi, je vous absous... Mourez l'âme tranquille. Vous êtes des héros et vous êtes des justes.

Mousqueterie, cris.

YVES, frappé.

Ah!

La croix lui échappe, il tombe dans les bras de l'abbé.

L'ABBÉ.

Yves !

Il le soutient.

YVES, couché sur les marches de l'autel.

Ah ! Monsieur l'abbé, ils tirent aussi bien que vous ! Ils ne m'ont pas manqué !..

Il meurt. Yan, le Comte et quelques hommes descendent en scène. Cris de victoire au dehors.

YAN.

C'est la fin ! Allons, un dernier effort !

Les soldats paraissent. Yan, le Comte et Bévanho les chargent avec fureur. La porte de gauche, attaquée du dehors, s'ébranle.

L'ABBÉ, criant.

Ils viennent par là ! Yan... Vous allez être coupés.

Yan, Bévanho et le Comte reviennent en scène et s'efforcent d'empêcher d'ouvrir la porte. On voit passer au travers du bois, des lames de sabres et des baïonnettes.

BÉVANHO, frappé.

Ah ! la mort ! Vive le Roi !

Il tombe, les soldats font irruption par le fond, la porte de gauche s'effondre... Quelques chouans tombent, et à droite, se trouvent groupés : Yan, le Comte et l'Abbé.

SCÈNE VII

Les Mêmes, DERMONCOURT, entrant par la gauche.

UN OFFICIER, venant du fond.

Mon général, nous sommes maîtres de la place. Et voici tout ce qui reste de ses défenseurs.

DERMONCOURT, levant son képi.

Messieurs, je vous salue.

UN OFFICIER.

Général, les prisonniers?

DERMONCOURT.

Au Donjon de Nantes! et qu'on me fouille le château, pierre à pierre.

YAN.

Brise la cage, va, il est trop tard : l'oiseau s'est envolé !

Rideau.

ACTE CINQUIÈME

L'esplanade du château de Nantes, entre les deux tours. — Au fond, parapet crénelé. A gauche, une porte fermée par une large grille. A droite, un mur percé d'une porte ogivale donnant dans l'intérieur de la tour. Vaste panorama au fond. Une table de pierre ronde à droite au premier plan avec un banc de pierre.

Cloche qui sonne lentement au lever du rideau. Factionnaire qui se promène à gauche derrière la grille. Il paraît de temps en temps.

SCÈNE PREMIÈRE

DERMONCOURT, DUVAL, UN OFFICIER.

DERMONCOURT, signant des ordres assis à la table.

Portez ceci à la prévôté.

L'OFFICIER.

Bien, mon général.

Duval entre par la porte de droite.

DERMONCOURT, se levant.

Eh bien? Monsieur le préfet, qu'avez-vous obtenu?

DUVAL.

Rien. Ce sont des fanatiques. Ils vont à la mort comme à un triomphe.

DERMONCOURT.

Où les conduisez-vous? A la mort, à la gloire!

DUVAL.

Je leur ai offert un sursis, d'abord, la quasi certitude de leur grâce, ensuite...

DERMONCOURT.

Ils vous ont envoyé promener, avec tous les égards...

DUVAL.

Avec fort peu d'égards... Yan Tréadec, surtout, a été d'une insolence avec moi...

DERMONCOURT.

Il en prend l'habitude...

DUVAL.

Je la lui ferai perdre !... Et dans deux heures...

DERMONCOURT.

Les ordres sont donnés...

DUVAL.

Lui et son compagnon, le comte de Kerléan seront passés par les armes...

DERMONCOURT, ironique.

Vous ne vous offrez pas aussi l'abbé, pendant que vous y êtes?

DUVAL.

Il est libre. Il a été prouvé qu'il n'avait point pris part au combat... Mais je me réserve de l'interroger encore. Peut-être sera-t-il moins ferme que les deux autres... Et si, par lui, je pouvais savoir où se cache la duchesse?

DERMONCOURT.

Votre police est en défaut, à ce que je vois...

DUVAL.

Ils m'ont tué Renaison, mon meilleur limier. Quant à Deutz il a été mandé à Paris par le ministre.

DERMONCOURT.

Monsieur le préfet, je vais voir les condamnés ; j'ai reçu ce matin des instructions du roi.

DUVAL.

Ah! Vous lui aviez écrit?

DERMONCOURT.

Oui. Ces deux hommes m'intéressent. Il a déjà coulé trop de sang. Et, des deux côtés, c'était du sang français... Ménageons celui de ces gens-là, c'est du meilleur !...

Cloche.

DUVAL.

Tenez, voilà la messe qui finit... On l'a dite exprès pour eux...

DERMONCOURT, avec amertume.

Franchement, on ne pouvait pas faire moins.

DUVAL.

Oh! Je les traite bien ! Yan Tréadec étouffait dans sa cellule. Il m'a demandé la permission de se tenir sur cette plate-forme : je la lui ai accordée... Il a désiré, dès hier, voir sa femme et son frère : j'y ai consenti.

DERMONCOURT.

Et l'autre, le comte de Kerléan, n'a-t-il point réclamé quelque faveur ?

DUVAL.

Aucune.

DERMONCOURT.

Oui. Celui-là c'est une barre de fer : Dieu et son roi ! Monsieur le préfet, ces gens-là sont des caractères. Et les caractères deviennent rares en France. Saluons-les.

DUVAL.

Tenez, les voici. Je vous laisse.

Il sort.

SCÈNE II

DERMONCOURT, YAN, LE COMTE, GENDARMES.

YAN, cordial.

Eh ! C'est notre vainqueur !... Soyez le bienvenu, général... Vous, au moins, vous avez été un loyal adversaire. Et vous ne vous êtes pas ménagé pour nous battre... Je vous ai vu toujours au premier rang...

DERMONCOURT.

Il y faisait chaud, Monsieur Tréadec.

LE COMTE.

C'était de votre faute, général : vous aviez mis le feu partout...

DERMONCOURT.

Eh ! sans cela, vous y seriez encore.

YAN, grave.

Bientôt, général, nous serons ailleurs.

DERMONCOURT.

Ah ! Messieurs, laissez-moi vous dire que si vous vouliez...

YAN.

On nous accorderait la vie ? Nous le savons bien. Votre laide figure de préfet nous a fatigués, ce matin, pendant une heure, à le répéter. Nous ne voulons rien accepter de lui.

DERMONCOURT.

Et de moi ?

YAN.

De vous, général ?

DERMONCOURT.

Oui, j'ai combattu contre vous et je sais combien vous êtes braves. Si je pouvais contribuer à vous sauver la vie, j'en serais heureux. Ce que je vous apporte aujourd'hui, ce n'est pas, comme le préfet, l'espoir de la grâce, c'est la grâce elle-même. Le roi l'accorde, la voici.

Il montre un papier.

LE COMTE.

Et que veut-on de nous, en échange de cette faveur ?

DERMONCOURT.

Que vous la demandiez. Vos noms, au bas de ce papier, et vous êtes libres.

YAN.

Et nous aurons, en une seconde, désavoué tout ce que les nôtres ont fait depuis deux ans ; renié nos frères d'armes qui sont morts ; abandonné notre chef ; souffleté notre drapeau. Comte, êtes-vous disposé à le faire ?

LE COMTE.

Jamais.

DERMONCOURT.

Messieurs, réfléchissez. Il faut voir uniquement l'intérêt général, en cette affaire. Entre les Carlistes et les Philippistes, il a déjà coulé trop de sang. Pendant l'action, on pouvait avoir cette excuse qu'il n'était aisé ni de raisonner ni de calculer. On était là pour se battre, et on tuait. Mais maintenant que tout est fini... car l'insurrection est brisée... il faut se rendre compte de l'effet que l'exécution de deux hommes aussi connus, aussi populaires que vous, peut produire en Vendée... Cet effet sera désastreux. C'est la haine perpétuée. C'est un double malheur, pour ceux qui vous aiment et pour ceux qui aiment la France.

LE COMTE.

Général, ceux qui aiment la France doivent vouloir l'arracher à la Révolution qui la perdra : Une émeute a chassé Charles X; une émeute chassera Louis-Philippe. La barricade deviendra le pavois de tous les pouvoirs nouveaux. Les Français, au lieu d'être les sujets d'un roi soucieux de leur bien-être et de leur gloire, seront les soldats de tyrans passagers, avides de se gorger et de jouir, avant de disparaître. Le gouvernement, jadis apanage du plus noble et du plus grand, deviendra la prébende de ceux qui auront le plus d'audace et le moins de scrupules. Voilà, Monsieur, pourquoi il est nécessaire que des gens, professant les opinions que nous avons, tombent encore pour la cause du droit légitime. Et si un peu de notre sang, rejaillissant au front de celui qui nous tue, peut le montrer tel qu'il est :

roi par le dol, la fraude et l'usurpation, nous n'aurons rien à regretter, car nous nous serons vraiment dévoués pour la patrie !

DERMONCOURT.

Vous allez vous sacrifier en pure perte. Vous ne rendrez pas l'énergie à votre parti épuisé. Voyez ce que vous avez eu avec vous pour combattre. A peine une poignée d'hommes. La France, lasse de tant de secousses, n'est plus avide que de tranquillité et de paix. La bourgeoisie, avec le nouveau roi, vient d'arriver au pouvoir ; elle veut en jouir ! Et si elle se le laisse arracher, ce ne sera que dans une heure de crise et par la main d'un dictateur. Vous pouvez m'en croire, moi, vieux soldat de l'Empire, qui ne hais point votre parti, et qui admire votre courage. La guerre est finie... La Vendée est pacifiée, mieux que du temps de Hoche, et vous aurez été les derniers chouans...

YAN.

Nous ne voulons pas d'autre épitaphe.

DERMONCOURT.

Mais vous avez une femme, des parents, des amis.

YAN.

Ils nous pleureront.

DERMONCOURT.

Libres, vous auriez pu contribuer à sauver la duchesse...

YAN, *avec joie.*

Vous ne la tenez donc pas ? Dieu soit loué ! C'était, depuis trois jours, notre seule inquiétude.

DERMONCOURT.

Sa capture n'est qu'une question de temps. Elle est à Nantes, nous le savons, on l'y a vue. Si vous étiez hors d'ici vous pourriez la faire fuir. Nous donnerions beaucoup pour qu'elle fût hors de France.

LE COMTE.

Elle le sait bien. Aussi elle n'en sortira pas de son plein gré. Elle aussi subira, s'il le faut, son martyre, car elle est animée de la même foi que nous, ses serviteurs... Robert Bruce n'est monté sur le trône qu'après avoir été vaincu et chassé sept fois... Elle luttera, comme lui, et finira par triompher...

DERMONCOURT, avec tristesse.

Peut-être est-ce une illusion, mais je n'essaierai pas de vous l'enlever, car, si vous la perdiez, que vous resterait-il? Adieu, Messieurs, votre sort ne dépend plus que de vous. (Il place l'ordre de grâce sur la table de pierre.) Si, au dernier moment, vous vous décidiez, appelez-moi. Je serai tout à votre service.

YAN.

Merci, général !

Dermoncourt sort, le factionnaire lui porte les armes.

SCÈNE III

LE COMTE, YAN, L'ABBÉ.

LE COMTE, regardant partir Dermoncourt.

Un brave homme !

YAN.

Oui : un soldat.

LE COMTE.

Comment l'abbé n'est-il pas encore venu?

YAN.

On l'a sans doute empêché de monter auprès de nous.

LE COMTE.

A quoi bon? Que peut-il nous apporter, en dehors de son concours moral? Si nous voulions fuir, nous ne le pourrions pas, à moins d'avoir des ailes... Car nous avons déjà quitté la terre, Yan, et nous nous sommes rapprochés du ciel.

YAN, regardant l'horizon.

Voyez, Comte, comme l'air est pur... On distingue Paimbeuf d'ici... Et, sur la Loire, ces voiles qui sont si loin et qui paraissent des oiseaux de mer... Le beau pays! Et qu'il eût été doux d'y vivre libre et heureux!

LE COMTE.

Des regrets, Yan?

YAN, il s'assied sur le banc.

Non, des rêves!.. Kerléan, des rêves qui ne pouvaient pas se réaliser... Et qui reviennent, à l'heure dernière, comme de tristes fantômes, mais que l'on chasse en les regardant... Ils sont partis!

LE COMTE.

Si, comme nous l'a dit le général, Madame a pu s'échapper, alors ceux qui étaient avec elle...

YAN.

Ont été sauvés aussi : Mâho, mes serviteurs et votre frère... N'était-ce pas ce que nous voulions?

LE COMTE, lui serrant la main.

C'est ce que vous avez voulu.

YAN.

Et pleinement délibéré, en toute conscience, Kerléan.

LE COMTE.

Vous avez un cœur héroïque, Yan.

YAN.

Non, mon ami, je n'ai aucun mérite à faire ce que je fais. Car, je ne sacrifie rien. Si j'étais aimé, oui, je serais héroïque. Mais vous savez bien que c'est votre frère, qui est aimé, et que moi je ne suis qu'un trouble-fête ! Va-t'en, vieux fou, qui as cru à l'amour, vieux visionnaire, qui as espéré le bonheur. Laisse la place à ceux qui sont jeunes et qui peuvent, sans qu'on rie d'eux, tendre les bras aux chimères et caresser les rêves. Que ferait-il sur la terre, le pauvre Yan ? Il serait sûrement importun, peut-être trahi. Il vaut mieux qu'il soit pleuré.

LE COMTE.

Voici votre frère.

SCÈNE IV

Les Mêmes, L'ABBÉ.

YAN.

Nous commencions à craindre qu'on ne te laissât pas venir.

L'ABBÉ.

Le préfet a voulu me parler et m'a retenu assez longtemps.

LE COMTE.

Que voulait-il ?

L'ABBÉ.

Toujours la même chose : où est la duchesse ? En ce moment, il interroge Hélène...

YAN.

Elle ne sait rien ?

L'ABBÉ.

Elle sait tout. Elle a vu Madame, hier soir...

LE COMTE.

Où cela ?

L'ABBÉ, *regardant autour de lui.*

A Nantes... Au couvent de la Visitation, chez madame de la Ferronays.

LE COMTE.

En sûreté ?

L'ABBÉ.

Non, car elle a dû en sortir, ce matin, pour aller dans une maison particulière, chez les demoiselles du Guiny... Là, elle sera bien cachée.

YAN.

Et Hélène n'a vu que Madame ?

L'ABBÉ.

Elle a vu aussi Mâho et Louis de Kerléan, qui se sont réfugiés chez un homme à nous, sur le quai de la Loire, à cent pas d'ici. De son logis, votre frère voit le château.

LE COMTE.

Et il ne l'a chargée de rien pour moi...

L'ABBÉ.

Si, d'une lettre qu'elle n'a pas osé garder sur elle et qu'elle m'a confiée...

LE COMTE.

Vous l'avez apportée?

L'ABBÉ.

Dans la coiffe de mon chapeau... La voici...

Le comte lit et fait un brusque mouvement.

YAN.

Que vous dit-il ?

LE COMTE, lisant.

« Mon frère. Le bruit s'est répandu, hier soir, dans » la ville que M. Tréadec et vous, aviez été condam- » nés à mort par le conseil de guerre et que vous se- » riez exécutés sans délai. Je vous prie de déclarer » à M. Tréadec, qui s'est sacrifié pour me faire sor- » tir sain et sauf de la Bénardière, que Louis de » Kerléan n'est pas un enfant à qui on peut imposer » de vivre lâchement, quand ses compagnons sont » morts avec gloire. Si je vous survivais d'une heure, » je serais déshonoré à mes propres yeux. Donc le » jour qui sera le dernier pour vous, sera aussi le » dernier pour moi, et, au moment où l'on vous fusil- » lera, je me tuerai. (Sa voix s'altère.) Je ne crois pas, » mon frère, que vos sentiments de religion vous per- » mettent de m'approuver, mais j'espère que vos » idées d'honneur vous pousseront à m'absoudre. » Je vous embrasse, pour la dernière fois, respec- » tueusement et tendrement, comme je vous aime — » Louis. » (Avec douleur.) Le malheureux enfant ! Il le fera !

YAN, avec douceur.

Non ! Il ne le fera pas !

LE COMTE.

Après l'avoir écrit, en ces termes et en de telles circonstances ?

YAN, avec autorité.

Fiez-vous à moi, je saurai l'en empêcher.

LE COMTE.

Et comment ?

Hélène paraît à la grille.

YAN.

C'est ce que vous allez apprendre bientôt.

SCÈNE V

LES MÊMES, HÉLÈNE.

L'abbé et le comte se retirent à l'écart.

HÉLÈNE, dans ses bras.

Oh ! Yan, quelle joie de vous revoir !...

YAN.

Que craigniez-vous donc, Hélène ?

HÉLÈNE.

Le sais-je ? J'ai passé une nuit pleine d'angoisse, obsédée par des visions lugubres...

YAN.

Auprès de Madame, cependant...

HÉLÈNE.

Oui, je ne l'ai quittée qu'à l'aube... Elle est partie pour la maison de la rue Haute, sous la conduite de mademoiselle de Kersabiec...

YAN.

Et vous, après son départ, qu'avez-vous fait?

HÉLÈNE.

J'ai exécuté vos ordres : vu Mâho.

YAN.

Et Louis de Kerléan?

HÉLÈNE, avec embarras.

Il était auprès de votre serviteur.

YAN, avec douceur.

Je ne vous le reproche pas, Hélène, tant s'en faut. J'ai confiance en vous et je vais vous en donner la preuve, dans un instant...

HÉLÈNE.

Mais ne me parlez pas des autres, parlez-moi de vous... M. de Kerléan disait, hier, que son frère et vous étiez condamnés et son désespoir était inexprimable.

YAN.

Venez ici, comte, ceci vous intéresse. (L'abbé et le comte s'approchent.) Hélène me parle de votre frère et de l'inquiétude où l'avait jeté l'annonce de notre prochaine exécution.

HÉLÈNE.

Inquiétude que je partageais et que le spectacle de son désespoir a redoublé. .

YAN.

Et qui n'a pas de raison d'être, car cette exécution n'aura pas lieu.

HÉLÈNE.

Que dites-vous ?

YAN.

Mais ce que le général Dermoncourt est venu nous annoncer tout à l'heure. Le roi nous accorde notre grâce...

HÉLÈNE.

Yan, ne me trompez-vous pas ?

YAN, montrant la grâce qui est sur la table.

Lisez, Hélène !...

HÉLÈNE, elle va au papier, l'examine.

Mais ce papier n'est pas signé. Il y manque vos noms. (Yan regarde fixement le comte, qui va lentement à la table, prend la plume et signe la demande de grâce.) A votre tour.

YAN, il va de même à la table, et signe le papier.

Etes-vous rassurée maintenant?

HÉLÈNE.

Et au lieu de la mort?

YAN.

C'est l'exil...

HÉLÈNE, avec émotion.

Oh ! mon Dieu! quel bonheur ! Vous vivrez ! quel bonheur !

Elle pleure.

YAN.

Aussi vous allez partir, aujourd'hui même, Hélène, sans aucun retard...

HÉLÈNE.

Avec vous ?

YAN.

Non. J'irai, avec le comte, vous rejoindre, dans quelques jours.

HÉLÈNE, inquiète.

Pourquoi ce délai ?

YAN.

Parce qu'il y a des formalités de justice à remplir.

HÉLÈNE.

Je vous attendrai.

YAN.

Non. Car si nous sommes, nous, tirés d'affaire, il convient de ne pas oublier que Louis de Kerléan et Mâho sont recherchés... Il faut donc que vous les fassiez partir, et même que vous les accompagniez...

HÉLÈNE, avec trouble.

Moi ?

YAN, avec fermeté.

Oui, vous. Si Mâho a suivi mes instructions, il doit s'être procuré une barque pouvant tenir la mer...

HÉLÈNE.

Il se l'est procurée... Elle est prête à partir...

YAN.

Eh bien, Hélène, vous irez trouver Louis de Kerléan et Mâho, vous les ferez embarquer avec vous et vous irez attendre l'abbé à Paimbœuf. Il y sera ce soir... et le comte et moi, demain ou après-demain, au plus tard... A Paimbœuf, vous serez en sûreté : on ne fait des recherches qu'à Nantes... Aussitôt réunis, nous prendrons passage sur un navire et nous gagnerons l'Angleterre.

HÉLÈNE.

Tous ?

YAN, *s'efforçant de suivre pour la convaincre.*

Tous... Arrivés en terre étrangère, nous nous séparerons et nous organiserons chacun notre vie.

HÉLÈNE.

Et vous voulez que j'aille chercher M. de Kerléan ?

YAN.

Si vous ne le contraignez pas à partir, il restera, et, d'ici à vingt-quatre heures, il peut être découvert !

HÉLÈNE.

Mais l'abbé viendra me retrouver ?

YAN.

Ce soir... De quoi doutez-vous, Hélène ? Vous semblez inquiète ?

HÉLÈNE.

Yan, jurez-moi que vous ne me trompez pas, et que tout cela est vrai ? Ou plutôt, non, jurez-le moi, vous, l'abbé ?

L'ABBÉ, *avec conviction.*

Je vous le jure, Hélène.

HÉLÈNE.

Et vous, Monsieur le comte...

LE COMTE, *avec fermeté.*

Je vous le jure, Madame.

HÉLÈNE.

C'est bien. Je vous crois... et je vais obéir.

YAN.

Alors, ne perdez pas de temps, mon enfant chérie.

HÉLÈNE, *dans ses bras.*

Vous me renvoyez si vite ? Yan, votre voix est tremblante, vos yeux sont pleins de larmes.

YAN, *s'efforçant de reprendre son calme.*

Mais, non. Je vous souris et je suis content : nous voilà hors de peine...

HÉLÈNE.

Au revoir donc, mais pressez-vous, autant que cela vous sera possible, car, jusqu'à votre arrivée, je ne vivrai pas...

YAN.

Comptez sur ma hâte de vous revoir...

HÉLÈNE.

Au revoir, Monsieur le comte... (*A demi-voix.*) Mais tout cela est bien vrai, n'est-ce pas ?

LE COMTE.

Puisque nous vous l'avons juré...

HÉLÈNE.

Oui, sans doute, mais c'est que tromper à bonne intention, ce n'est pas tromper...

L'ABBÉ.

Ne craignez rien, Hélène, et faites votre devoir...

HÉLÈNE.

Oui, c'est mon devoir d'obéir... (*Elle revient à Yan.*) J'obéis...

YAN.

Aussitôt dans la barque, Hélène, et au large, nous pourrons vous voir de cette plate-forme. Pour que nous vous reconnaissions, agitez votre mouchoir...

HÉLÈNE.

Vous me répondrez.

YAN.

Oui. Allez et hâtez-vous...

HÉLÈNE.

Hâtez-vous aussi.

Il la conduit vers la grille, l'embrasse et la suit des yeux.

SCÈNE VI

YAN, L'ABBÉ, LE COMTE.

YAN.

Vous voyez, comte, que votre frère vivra...

L'ABBÉ, avec joie.

Ah! mon ami! Ah! Yan! Tu as consenti! Tu as fait cet effort sur toi-même. Et c'est pour nous, ah! que je te remercie : tu ne vas donc pas me laisser tout seul. Je vais pouvoir continuer à vivre à l'abri de ton affection. (Yan le regarde avec tristesse, s'écarte de lui, qui reste étonné et inquiet, va à la table, prend la grâce et, sans hésiter, la déchire.) Ah! malheureux!

Il éclate en sanglots et se jette dans les bras de Yan.

YAN.

Pas un mot de plus, l'abbé ; ne pleure pas, mon frère! Voyons! Est-ce moi qui vais être obligé de te donner du courage?

L'ABBÉ.

Oh! Je n'en ai pas, Yan... Je n'en aurai pas, pour te voir mourir..

YAN.

Tu ne viendras pas, l'abbé. Je veux t'éviter cette torture. Mais je désire que tu saches où sera ma tombe... Ces jeunes gens, un jour, voudront sans doute y venir prier. Il faut que tu puisses les conduire à la place où je dormirai Si, comme je le crois fermement, quelque chose de nous survit après la mort, il me sera doux d'entendre leurs reconnaissan-

tes paroles, et mon dernier sommeil en sera consolé.

LE COMTE.

Eh bien! nous n'avons plus qu'à marcher. Voici ces messieurs qui viennent nous chercher.

Troupe d'infanterie qui se masse à gauche, à l'entrée de la scène. On entend au loin le chant d'un biniou qui monte doucement dans l'air.

YAN, regardant au fond.

Ecoutez, c'est Mâho. Voyez, c'est l'embarcation et le signal. Ils partent. Ils sont partis. Dieu soit loué!

SCÈNE VII

Les Mêmes, DERMONCOURT.

DERMONCOURT.

Eh bien! Messieurs. Avez-vous réfléchi?

YAN.

Oui, général. (Il montre le papier déchiré. — Dermoncourt se détourne en silence. Yan prend dans sa poche une écharpe vendéenne.) Permettez-moi d'attacher cette écharpe blanche à la grille...

DERMONCOURT.

Mais...

YAN.

Oh! rassurez-vous. Ce n'est pas un signal... Ce n'est qu'un adieu.

DERMONCOURT, se détournant.

Faites! Monsieur.

Yan et le comte montent vers le fond. Yan agite son écharpe et l'attache à la grille.

YAN.

Ainsi, même quand nous ne serons plus là, elle la verra encore, et nous croira vivants...

LE COMTE.

Ils s'éloignent rapidement.

YAN, penché sur le rempart.

Adieu l'espoir, adieu l'amour, adieu la vie.

Il revient en scène,

LE COMTE.

Bon courage, l'abbé!

YAN.

Embrasse-moi, mon frère. Messieurs, quand vous voudrez.

Ils sortent. Roulement de tambour sourd et glas.

SCÈNE VIII

L'ABBÉ, seul.

Mon Dieu! ayez pitié d'eux!

YAN, dans la coulisse.

Vive le Roi légitime.

Décharge.

L'ABBÉ, à genoux.

Requiescant in pace!

FIN

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.





